

LE NOUVEAU MINISTÈRE

SIXIÈME ANNÉE. — N° 1810.

LE NUMÉRO : 10 CENTIMES. — ÉTRANGER : 20 CENTIMES

Samedi 30 octobre 1915.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL - PARIS



M. ARISTIDE BRIAND, *président du Conseil, ministre des Affaires étrangères.* — M. Viviani a adressé hier au président de la République la démission collective du cabinet. M. Aristide Briand, chargé aussitôt de la constitution d'un nouveau ministère, a dénoué la crise le soir même. Nous publions à la troisième page la liste de ses collaborateurs.

LE CABINET BRIAND

La politique extérieure commande aujourd'hui toute la vie nationale; c'est cette vérité qu'exprime l'avènement du cabinet « élargi » qui vient de se constituer sous la présidence de M. Aristide Briand. La Quadruple-Entente, en face d'une coalition qui n'a qu'une tête, éprouve, en chacune des puissances qui la composent, le besoin d'une concentration vigoureuse de toutes ses énergies essentielles. Le mouvement dans l'ordre, telle doit être la loi de son action; il faut là une formidable machine de guerre, aux rouages extrêmement complexes, et dont la mise au point n'est pas sans exiger des expériences. nous allons écrire des écoles. Rendons hommage ici, sans aucune arrière-pensée, à ceux qui, dans le précédent cabinet, de toute leur conscience, de toute leur volonté, de toute leur ardeur au travail, assumèrent cette lourde tâche d'initiateurs.

Le ministère Briand s'élargit, pour ainsi dire, dans l'espace et dans le temps; par l'entrée d'un membre de la droite, il complète la représentation totale des groupes du Parlement; en faisant appel à l'un des témoins actifs du drame dont la France, en 1871, fut victime, il affirme la solidarité de nos épreuves d'aujourd'hui et nous invite à partager sa foi en la prochaine revanche. Formulons ici le vœu très express que tous les collaborateurs groupés par le nouveau président du Conseil pratiquent entre eux, et autour d'eux, l'union sacrée, qui comporte des efforts assidus de résignation et de largeur d'esprit. Nous constatons volontiers que le mot « inventions utiles au pays » figure dans le titre d'un ministère, et que le secrétariat général des Affaires étrangères est confié à un homme que recommandaient entre tous sa clairvoyance et sa profonde connaissance personnelle des intérêts extérieurs de la France.

Nous ne doutons pas que l'accord ne soit dès maintenant acquis entre ceux qui auront des décisions gouvernementales à prendre et ceux qui, à la tête de nos admirables soldats, devront en assurer l'exécution. Engagée sur le front occidental, où se joue la partie principale, et tout ensemble en Orient, où des abstentions retentiraient sur les autres théâtres de la guerre, la France attend du ministère qu'il agisse des deux côtés, sans perte de temps ni de sang-froid, en coopération concertée avec tous nos alliés; elle espère que la Quadruple ne sera pas moins harmonique, désormais, que le cabinet lui-même; il faut que les bonnes volontés soient maintenant des volontés.

LA DÉMISSION du cabinet Viviani

Le ministère Briand a été constitué hier sur le coup de 6 heures.

La crise avait été officiellement ouverte dans la matinée par la démission du cabinet Viviani, remise au président de la République dans les termes suivants :

Paris, 29 octobre 1915.

Monsieur le président de la République, Lors de la dernière interpellation à laquelle j'ai répondu, j'ai dû constater, d'une part, que, malgré mes efforts, une minorité importante s'était groupée sur la formation du comité secret que j'avais formellement repoussé; d'autre part, que plus de cent cinquante députés s'étaient refusés, par leur abstention, au vote de confiance que j'avais nettement réclamé. Je juge, et j'ai exposé cet avis à mes collègues du cabinet, que, plus que jamais, il est nécessaire de reformer autour d'un gouvernement l'unanimité qui ne nous avait jamais fait défaut jusqu'ici au sein d'un Parlement qui a discuté, comme c'était son devoir et son droit, les affaires publiques, d'ailleurs avec une discrétion dont il faut le louer, et qui a toujours donné l'exemple de la discipline et de l'union. Je pense qu'une autre personnalité politique pourra reformer et cimenter cette union, qui est le vœu de tous, et c'est pour le permettre que je remets entre vos mains, en même temps que ma démission, celle de mes collègues.

Veuillez agréer, monsieur le président, les assurances de mon respectueux dévouement.

RENÉ VIVIANI.

Nous publierons demain la chronique hebdomadaire de notre éminent collaborateur M. EMILE FAGUET, de l'Académie française.

VULGARISATION

En attendant...

Il n'est peut-être pas inutile d'indiquer un argument très simple, de nature à rassurer, et même à convertir, les gens qui se plaignent que « les flottes alliées ne font rien ».

Vous connaissez tous cette phrase que vous avez certainement entendu répéter plusieurs fois par jour depuis quinze mois, et que vous avez peut-être répétée vous-même : les flottes alliées ne font rien, et particulièrement les gros bateaux, les cuirassés et les croiseurs. La flotte allemande s'est enfermée prudemment dans ses ports, rien de plus vrai; mais nos navires font de même dans les leurs. Et pourtant ils disent qu'ils sont les plus forts. A quoi ça sert-il d'être les plus forts?

Maintenant, voici la réponse. Ce sera tout bonnement cette question :

Imaginons que les cuirassés et les croiseurs de France et d'Angleterre soient sortis de leurs « tanières » et aient rencontré, quelque part en haute mer, les unités allemandes; imaginez que ce combat se soit terminé par une victoire totale de nos armes, et que tous les bateaux de l'ennemi soient au fond de l'eau : qu'est-ce qu'il y aura de changé à la situation maritime, telle qu'elle est aujourd'hui ? rien du tout, ou si peu de chose que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler. Les Alliés sont maîtres de la mer dès maintenant, et ils ne le seraient pratiquement pas davantage après la destruction de la flotte allemande. Il n'y aurait même pas chez l'adversaire un sous-marin de moins, et ce sont ses sous-marins seuls qui nous causent quelque mal, mal du reste insignifiant.

C'est que les navires armés n'ont jamais eu d'autre fonction que d'empêcher qu'on embête les navires non armés, les navires de commerce qui portent le même pavillon. S'ils ne peuvent le faire qu'en risquant la bataille, ils doivent risquer la bataille. Mais justement, dans la présente guerre, nos flottes sont tellement supérieures à la flotte allemande que celle-ci n'a osé ni défendre son commerce maritime, qui n'existe plus, ni attaquer le nôtre : elle ne l'a même pas essayé. Le résultat est donc acquis sans combat.

L'erreur de beaucoup de personnes est de croire précisément que seul le combat donne la victoire. Il n'en est pas ainsi. Si vous êtes incomparablement plus fort que l'ennemi, l'ennemi vous cède l'objet d'un litige sans même essayer une lutte dont le résultat est certain. Et c'est ce qui s'est passé.

Il n'y a là que l'affirmation d'une vérité très vulgaire, mais il est bon de la répéter de temps en temps tout de même.

Pierre Mille.

Aujourd'hui : LA GUERRE SCIENTIFIQUE

L'agression chimique des Barbares, par M. MAILLARD, professeur agrégé de chimie.
Représailles, par RENÉ FARGES.
La chirurgie dans les tranchées, par HENRI VADOL.
Les fusils français et allemand.
Contre les explosions sous-marines.
Bulletin des inventions.
Les idées de nos lecteurs.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



EN RUSSIE

— Comment, général, pas de fauteuil, pas même une chaise, chez vous ?

— Sire... nous reculons à travers des villages que nous avons pillés depuis longtemps...
(Ray Blas.)

Echos

HEURES INOUBLIABLES

30 OCTOBRE 1914. — Les Allemands reculent au nord de Nieuport et de Dixmude; mais progressent au sud d'Ypres, sur le Chemin des Dames, au delà de l'Aisne, et vers Vailly. Les Anglais les font rétrograder autour de La Bassée. En Prusse orientale, bataille de Bakalayevo et défaite des Allemands. Les Autrichiens, à la frontière serbe, subissent de nouveaux échecs. Les meurtriers de l'archiduc François-Ferdinand sont condamnés à Sarajevo : quatre à mort, les autres à la détention perpétuelle. Expulsion — en Russie — de tous les sujets austro-allemands, les ambassadeurs d'Angleterre, de France et de Russie à Constantinople demandent leurs passeports. Le roi d'Italie passe une revue militaire à Tarente. Le croiseur *Emden*, maquillé sous pavillon russe, coule un croiseur russe et un contre-torpilleur français, au nord du détroit de Malacca. Nouvelle révolte en Afrique australe des généraux Dewet et Beyers avec une poignée de partisans.

Stratégie aérienne.

« Cette guerre immense... nous enseigne la puissance du nombre... Le système des demi-mesures, des petits paquets apparaît dérisoire. Pour atteindre et détruire un centre important et bien défendu, il faut jeter sur lui, par séries rapprochées et par masses, les avions porteurs de bombes et de torpilles... Une flotte supplémentaire indépendante de 5.000 avions ferait sans doute, de nos aviateurs, les maîtres du ciel. Une telle suprématie aiderait à frapper non seulement la puissance ennemie à sa source, en détruisant ses fabriques et ses entrepôts, mais elle permettrait d'abord d'annihiler les taubes et les aviatiks. Elle assurerait donc le secret de nos manœuvres et la sécurité de nos arrières. Par contre, elle nous vaudrait de lire le jeu de l'ennemi, en mettant en péril constant ses moyens de communication, ses paires, ses corps d'armée. Elle ferait planer sur les places fortes, les magasins, les troupes allemandes, une menace permanente et terrible. »

Ces lignes, extraites du manifeste de la Ligue aérienne qui vient de se constituer, ne sont-elles pas la consécration, peut-on dire, officielle des articles que notre collaborateur Jacques Mortane publie dans nos colonnes, notamment de sa série *Des avions! Toujours des avions!* parue il y a trois mois. Ce sont les idées que nous avons émises et nous sommes heureux de les voir reprises. Elles triompheront, nous l'espérons, et cette stratégie aérienne, que Jacques Mortane a imaginée, permettra à la cinquième arme de remporter des succès encore plus importants et nombreux.

Villages débaptisés.

Diverses communes françaises veulent changer de nom : Allemagne (Basses-Alpes), Allemagne (Calvados), Les Allemands (Doubs), Les Allemands (Ariège), Allemands (Dordogne), Allemands (Lot-et-Garonne), Allemand (Aisne) et Allemand (Marne).

Les municipalités sont embarrassées pour trouver un nom de remplacement. Pour chacune de leurs régions, depuis quinze mois, il y a eu certainement un héros à la guerre. Que ne se déciderait-on, en toutes ces bourgades qui ne veulent plus rien avoir d'allemand, à prendre, pour désigner le lieu débaptisé, le nom du héros régional? Cela vaudrait mieux qu'une statue et durerait plus longtemps.

La réforme du langage boche.

Ceci pour ajouter aux innovations auxquelles s'efforcent les Allemands pour épurer leur langue et en effacer toute empreinte étrangère. Les musiciens vont avoir des mots nouveaux pour remplacer les expressions italiennes. Voici un premier lot : *piano* : *tastenspieler*; *compositeur* : *tonstastwerker*; *concert* : *tonstretwerkunsternchmer*; *fugue* : *tonfluchtwerk*; *chef d'orchestre* : *tonkünstlerbühne*; *symphonie* : *zusammenklangwerker*; *quatuor de cordes* : *gegenenspielstück*.

Les malheureux! Par quelle horreur vont-ils traduire le mot *harmonie*?

Allumettes de guerre.

Nous avons, depuis quelques mois, des allumettes qu'on nous dit venir d'Amérique. Longues, fortes, elles prennent à merveille, et leur seul défaut est d'être enclous dans une boîte trop volumineuse. On va corriger cette imperfection. Si la boîte à 10 centimes restera ce qu'elle est, avant peu nous aurons la boîte à 5 centimes, dont nos poches s'accommoderont mieux. Elle va être mise en vente sous très peu de jours.

La bagarre au marché.

Les vivres sont chers, et si l'aris. tout en protestant contre les accapareurs, sait retenir ses nerfs et ne rien casser, il n'en va pas de même à Lisieux où l'on a le sang prompt à s'échauffer. Samedi matin, place Thiers — et pourtant Thiers était un ami de l'ordre — à l'endroit réservé pour la vente des œufs, des acheteurs à qui ne convenait sans doute pas le prix de 2 fr. 50 la douzaine (c'est pour rien!) ont fait l'omelette sur place et ont rossé les marchandes. Ce n'est certainement pas un exemple à suivre, mais c'est un incident à signaler.

« Gott mit uns ».

Guillaume II ne prépare pas seulement un beau cadeau de mariage pour le président Wilson, il se propose de faire un cadeau non moins beau à tous les drapeaux de ses régiments, à l'occasion du nouvel an qui vient. La broderie *Gott mit uns* sera modifiée en *Gott marmite uns!*

LE VEILLEUR.

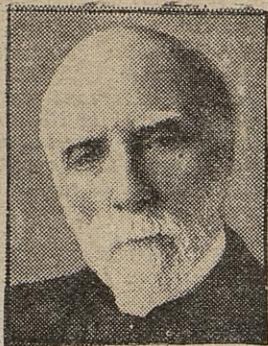
Les collaborateurs de M. Aristide Briand



GENERAL GALLIENI



M. Viviani



M. de Freycinet



M. Denys Cochin



M. Jules Guesde



M. Malvy



M. Painlevé



M. Clémentel



M. Doumergue

MINISTRES

Présidence du Conseil et Affaires étrangères	MM. Aristide Briand.
Vice-présidence du Conseil et Justice	René Viviani.
Ministres d'Etat	Ch. de Freycinet.
—	Léon Bourgeois.
—	Emile Combes.
—	Denys-Cochin.
—	Jules Guesde.
Guerre	Général Gallieni.
Marine	Amiral Lacaze.
Finances	Alexandre Ribot.
Intérieur	Malvy.
Instruction publique et inventions intéressant la défense nationale	Paul Painlevé.
Agriculture	Jules Méline.
Commerce	Clémentel.
Colonies	Doumergue.
Travaux publics	Sembat.
Travail	Albert Métin.

SOUS-SECRÉTAIRES D'ÉTAT

Affaires étrangères	MM. Jules Cambon.
Munitions	Albert Thomas.
Aviation	René Besnard.
Intendance	Joseph Thierry.
Santé	Justin Godart.
Marine	Nail.
Beaux-Arts	Dalimier.

Les noms des titulaires des quatre sous-sécrétariats de la Guerre ont été soumis à la ratification du général Gallieni.

Après avoir reçu la démission du cabinet de M. Viviani, M. Poincaré fit, selon l'usage, appeler le président du Sénat et le président de la Chambre, avec lesquels il s'entretint de la situation. Et, à 11 heures du matin, il chargeait officiellement M. Briand de la mission de former le nouveau cabinet. Celui-ci, convoquant sans tarder, au ministère de la Justice, les personnalités politiques dont, au cours des pourparlers de la veille, il s'était assuré la collaboration, eut avec elles une importante conférence qui se prolongea jusqu'à midi. MM. de Freycinet, Méline, Combes, Bourgeois, Denys Cochin, Jules Guesde, Sembat, Painlevé et Clémentel assistaient à ce premier conseil, à l'issue duquel M. Briand reçut M. Jules Cambon, ancien ambassadeur de France à Berlin.

Certaines difficultés ayant surgi à propos de l'attribution du portefeuille de l'Intérieur, une nouvelle conférence dut avoir lieu à 5 heures de l'après-midi, et, cette fois, tous les parlementaires de la combinaison y furent convoqués.

Au bout d'une heure, toutes les difficultés étaient aplanies et M. Briand annonçait lui-même aux journalistes présents que son ministère était définitivement constitué. Et il partit aussitôt pour l'Elysée faire part au président de la République de l'heureux résultat de ses négociations et lui annoncer les noms de ses collaborateurs dont nous publions ci-contre la liste.

(Suite page 8)

Photos Henri Manuel.



M. Thomas



M. Louis Nail



AMIRAL LACAZE



M. Bourgeois



M. Combes



M. Ribot



M. Méline



M. Marcel Sembat



M. Albert Métin



M. Jules Cambon



M. Dalimier

LA SITUATION MILITAIRE

POUR L'ENTENTE STRATEGIQUE

La résistance des Serbes est héroïque, sublime; elle a surpris l'ennemi, lui a infligé des pertes considérables, a permis aux puissances de l'Entente de réparer les erreurs et de regagner le temps perdu. Comment ont-elles profité de ce délai inespéré? Fidèle à sa tradition généreuse, la France est accourue la première au secours de la nation égorgée, et l'Angleterre l'a suivie. La Russie et l'Italie n'ont encore que des intentions, les plus sincères et les plus louables intentions. Mais les actes se font attendre, et il n'en peut être autrement, puisqu'aucun projet d'action commune n'a été arrêté.

Ce fut toujours la faiblesse des coalitions que de ne pouvoir éviter les divergences de vues ni les discordances d'exécution. La France a eu le bénéfice de cette faiblesse, au temps où elle luttait seule contre l'Europe entière. Elle en éprouve le dommage aujourd'hui. L'unité de vues ne peut être obtenue que si on se met d'accord sur le but politique de la guerre. En 1793, l'Angleterre veut avant tout se saisir de Dunkerque, la Prusse songe à la Pologne, l'Autriche convoite nos places fortes de l'Est; le généralissime de la coalition n'arrive pas à faire prévaloir un de ces programmes sur les autres, les efforts militaires se dispersent et la coalition n'obtient aucun des résultats espérés. Les puissances de l'Entente ont tenu entre elles des conversations assez précises pour que ce premier inconvénient soit évité : chacune sait exactement quelle sera pour elle la récompense de la victoire. Mais il ne semble pas que les mêmes précautions aient été prises pour déterminer et régler le rôle de chacune d'elles dans les opérations militaires. Le problème est d'ailleurs beaucoup plus difficile, puisqu'il s'agit d'une perpétuelle adaptation aux événements et non d'une répartition faite une fois pour toutes. L'Allemagne l'a résolu avec sa simplicité brutale, en imposant à tous ses alliés, qu'ils soient Autrichiens, Turcs ou Bulgares, la direction de son état-major, et à leurs armées le commandement de ses officiers. Cette méthode ne peut convenir qu'à des peuples esclaves; en Autriche, elle a déjà provoqué d'amères récriminations. L'Entente est une association de nations libres, dont chacune mérite d'être admise au conseil et de faire valoir ses préférences; les décisions adoptées après délibération seraient exécutées sans modification comme sans délai par une discipline consentie. La facilité moderne des moyens de transport et d'information rend possibles des conférences de ce genre; mais il faut que tous les états belligérants y soient représentés et que leurs décrets soient sans appel. Quant à la forme qu'elles pourraient prendre, c'est une question technique qui doit être laissée aux états-majors.

Jean Villars.

L'INDÉCISION GRECQUE

L'attitude de la Grèce demeure toujours indécise. Le ministre Zaïmis a fait déclarer à Paris par son représentant, M. Athos Romanos, qu'il reste invariablement fidèle à sa neutralité bienveillante à l'égard de l'Entente. M. Romanos, dont les sentiments de sympathie pour notre pays se sont toujours affirmés avec force et même avec courage, s'est acquitté très volontiers de cette mission. Nous aimerions cependant recevoir, des Balkans mêmes, des indications moins verbales; nous ne pouvons pas croire que les Grecs se résignent à poignarder les Serbes dans le dos, ni même à susciter au débarquement des Alliés à Salonique des difficultés diplomatiques ou militaires; mais ils ne sont pas affranchis de la peur de l'Allemagne, surtout depuis que les Bulgares sont alliés des Allemands, et, en ce moment, ils sont l'objet d'une rude campagne d'intimidation.

Remarquons que les dépêches les plus copieuses sur la situation grecque sont celles des journaux allemands, toutes tendances et visiblement inspirées par les mêmes personnes; elles s'efforcent de persuader l'opinion étrangère que l'accord est parfait entre Bulgarie et Grèce — ce qui nous paraît au moins douteux — et que les puissances de l'Entente continuent à Athènes le jeu des négociations; si vraiment le ministre anglais, sir Francis Eliott, a présenté au gouvernement grec quelques propositions — à notre avis, ce serait déjà une erreur — ce n'est assurément pas sur le ton humble et plaignard que lui prêtent les télégraphistes allemands. La diplomatie de l'Entente s'exprime assez clairement par l'arrivée des renforts qui montent de Salonique au secours des Serbes; plus ces troupes seront nombreuses et plus les raisonnements diplomatiques seront forts. Pour l'instant, leur plus grande éloquence serait le silence. — L. B.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 29 Octobre (453^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Dans la soirée d'hier, des combats à coups de bombes et de torpilles particulièrement violents ont eu lieu au nord de l'Aisne dans les secteurs de Puisalaine et de Queneyvières.

En Champagne, le bombardement réciproque, précédemment signalé, s'est poursuivi au cours de la nuit dans les mêmes régions de Tahure et de Maisons de Champagne ainsi que vers l'ouvrage de la Courtine.

Rien à signaler sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — Au cours des combats incessants qui se poursuivent en Champagne pour la possession des portions de l'ouvrage de « La Courtine » encore occupées par les Alle-

mands, nous avons réalisé aujourd'hui un très sensible progrès en enlevant à l'ennemi, sur un front de cent cinquante mètres environ, plusieurs tranchées qu'il a défendues jusqu'au dernier moment avec le plus extrême acharnement.

Nous avons fait deux cents prisonniers valides dont un commandant de compagnie et deux officiers.

Les Allemands ont perdu en outre près de quatre cents hommes tués ou blessés.

Sur le front de Lorraine, un bombardement allemand particulièrement violent est signalé entre la forêt de Parroy et la Vezouse. Notre artillerie y a répondu par des tirs efficaces sur les batteries et ouvrages ennemis. Elle a atteint un train militaire en gare de Burthécourt.

LES ATTAQUES ALLEMANDES sont toutes repoussées

PÉTROGRAD (Communiqué du grand état-major) :

FRONT OCCIDENTAL

Sur le front de la région de Riga, aucun changement.

Au sud du lac de Babit, plusieurs engagements dans la région boisée, qui n'ont apporté cependant aucun changement dans la situation générale.

Dans la région au sud d'Iekul, lutte d'artillerie.

Sur le front de la région de Dvinsk, l'ennemi a attaqué dans la région au nord-est de Garbomavak; il a d'abord réussi à occuper certaines de nos tranchées, mais bientôt, grâce à une énergique contre-attaque de notre part, les Allemands ont été délogés. La lutte d'artillerie et le combat continuent. Pendant cette attaque les Allemands ont essuyé des pertes cruelles sous la menace d'un bombardement par leur propre artillerie qui était placée en arrière.

Sur le front des lacs de Demmen et de Drisviaty, feu d'artillerie. Plus au sud, jusque sur le Pripet, aucun changement.

Sur la rive gauche du Styr, l'ennemi a tenté de progresser vers l'Est dans la région du village d'Ezerty, au nord-ouest du lac de Bielce; mais, essuyant de grandes pertes par notre feu, il a été contraint à reculer.

Au cours de la nuit du 27 octobre, l'ennemi nous a attaqués à trois reprises dans la région du village de Kamenoukha à l'ouest de Tchartorysk; mais il a été partout repoussé.

Le village de Boudki, à l'ouest de Tchartorysk, après un combat opiniâtre, est resté entre nos mains.

Sur le reste du front, vers le sud et en Galicie sur plusieurs points, feu d'artillerie. Aucun changement dans la situation générale.

OPÉRATIONS DANS LA BALTIQUE

Le sous-marin Alligator, près des îles Aland, a capturé un vapeur allemand et l'a emmené dans un de nos ports.

OPÉRATIONS DANS LA MER NOIRE

Le 28 octobre, notre flotte a bombardé les batteries et les ouvrages du port de Varna. Nos aviateurs ont jeté des bombes sur le territoire et sur le port.

Des sous-marins ennemis ont attaqué nos vaisseaux, mais sans succès.

Manifestations interventionnistes en Roumanie

BUCAREST, 24 octobre (Retardée en transmission). — La Fédération unioniste a fait une manifestation contre l'attitude du gouvernement. Dans un grand meeting organisé à la salle Dacia, des discours critiquant la politique gouvernementale ont été prononcés.

Le meeting a adopté une motion réclamant la mobilisation de l'armée roumaine et son action immédiate contre l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la Bulgarie.

Un grand déploiement de troupes a empêché les manifestants d'arriver devant le palais royal.

M. Take Jonesco et Filipesco se sont rendus au palais pour demander une audience au roi. Il s'est produit quelques incidents sans gravité.

Une crise de cabinet serait imminente

ROME. — D'après une information digne de foi, reçue de Bucarest, une crise ministérielle est imminente en Roumanie. M. Bratiano restera à la tête du cabinet, qui sera renforcé par des nationalistes, mais non pas par des éléments germanophiles. (Daily Telegraph.)

La prise de commandement de l'amiral du Fournet

Du Moniteur de la Flotte :

En prenant le commandement en chef de l'armée navale, le vice-amiral Dartige du Fournet a adressé aux escadres l'ordre du jour suivant :

15 octobre 1915.

Amiraux, commandants, états-majors, équipages.

En me désignant pour vous commander, le gouvernement de la République m'a fait un honneur dont je sens toute la grandeur, mais aussi le poids redoutable. Si j'ose assumer une telle responsabilité, c'est que je sais tout ce qu'on peut attendre de vous.

En Syrie, j'ai vu une escadre remplie d'ardeur montant fièrement la garde devant une terre remplie du nom français. Aux Dardanelles, j'ai eu le privilège inoubliable de commander quelques semaines, de voir de près ces bâtiments qui ont porté si haut nos trois couleurs à travers tant de dangers. Ici, je trouve une force magnifique dont je connais le beau passé fait de croisières périlleuses, de longues fatigues, d'abnégation, de dévouement au devoir. Depuis plus d'un an, je vous suivais de tout mon esprit, de tout mon cœur. Maintenant que je suis parmi vous, ma première pensée est de vous dire ma confiance en vous.

Vous perdez dans M. le vice-amiral de Lapeyrère le chef le plus éminent de la marine. Il laisse derrière lui un vide impossible à combler; nos regrets, nos vœux l'accompagneront toujours. J'ai l'honneur de signer de continuer son œuvre; aidez-moi de toutes vos forces. A travers tant d'événements formidables, nous irons à la bataille d'où la France sortira victorieuse et grande, et cette victoire, chacun en aura sa part, je vous le promets. Il y aura place pour tous et je saurai la réclamer pour tous, soyez-en sûrs.

Amiraux, officiers, marins de France, attachons-nous passionnément à notre tâche, quelle qu'elle soit. Il n'en est pas de petite quand il s'agit de travailler pour la Patrie, d'assurer le triomphe de ses armes.

Mes amis, mes camarades, mes enfants, unissons-nous dans l'amour le plus beau, le plus pur qui existe, celui de la France. Tournons nos yeux vers le pavillon tricolore qui flotte sur nos têtes. Songeons aux grands noms qui résument pour nous la plus noble des histoires : Charlemagne, Saint-Louis, Jeanne d'Arc, Jean Bart, Suffren, Courbet et tant d'autres ! Soyons jaloux d'enrichir à notre tour un pareil héritage de gloire, jetons ensemble le cri qui résume notre espérance invincible : « Vive la France ! »

Signé : L. DARTIGE DU FOURNET.

D'autre part, en quittant, la veille, le haut commandement qu'il a exercé depuis la constitution de l'armée navale, c'est-à-dire pendant plus de quatre années, le vice-amiral Boué de Lapeyrère avant lancé l'ordre du jour ci-après :

14 octobre 1915.

Officiers généraux, officiers, officiers-marinières, quartiers-maîtres et marins.

Au moment de vous quitter, après vous avoir vus à l'œuvre dans la préparation du temps de paix et dans les devoirs plus rudes de la guerre, je tiens à exprimer mon entière reconnaissance à vous tous, qui, dans l'élan de vos cœurs, m'avez toujours réservé le concours le plus dévoué et le plus loyal.

Ma pensée vous suivra fidèlement dans l'accomplissement de votre noble mission pour le succès de laquelle je vous adresse mes vœux les plus ardents.

Signé : DE LAPEYRÈRE.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

• DERNIÈRE HEURE •

LES SUCCÈS FRANÇAIS en Bulgarie sont de plus en plus marqués

LONDRES. — On mande d'Athènes que selon des informations de source serbe les forces françaises opérant dans la région de Stroumitza ont occupé les hauteurs de Valandovo et de Rabrovo qui dominent Stroumitza dont la résistance, croit-on, ne saurait durer beaucoup plus longtemps.

Les Monténégrins enrayent des attaques autrichiennes.

La légation du Montenegro nous fait tenir le communiqué suivant :

Communiqué reçu le 29 octobre :

Le 26 octobre, les Autrichiens ont continué à bombarder longuement notre front de la Drina sans obtenir le moindre résultat. Près de Vichegrad, l'avance ennemie a été arrêtée. Une attaque prononcée dans la direction de Gatzko a été repoussée.

Français et Serbes marchent sur Istip

ATHÈNES. — Les nouvelles reçues aujourd'hui du front serbe ne signalent aucun fait important. Après les succès français dans le secteur de Velès et de Stroumitza, les opérations changent d'aspect.

Les Bulgares, repoussés, se tiennent maintenant sur la défensive. Les Français, avec quelques unités serbes, sont en état de prendre l'offensive au sud et vers le nord de la ligne du chemin de fer de Nich.

Les Français et les Serbes marchent sur Istip. On pense qu'une bataille se livrera à proximité de cette ville sur les hauteurs de laquelle les Bulgares se sont retranchés.

Suivant les informations de journaux, les Bulgares qui opèrent dans la vallée du bas Timok, entre Grahovo et Stroumitza, ont été cernés et décimés.

Pirot serait pris

AMSTERDAM (Sous réserves). — Une dépêche de Sofia, via Berlin, dit que les Bulgares ont pris la ville de Pirot.

La jonction des troupes bulgares et austro-allemandes.

AMSTERDAM. — Suivant le *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, la *Gazette de Cologne* publie une dépêche du général von Gallwitz disant que la communication avec l'armée bulgare est maintenant fermement établie. Le territoire par lequel elle a lieu est complètement évacué par les Serbes. Après plusieurs escarmouches dans cette région, la situation est devenue telle que les Serbes ne peuvent plus entraver les communications.

Une grande fête de fraternisation a eu lieu dans la forteresse serbe de Kladova, entre officiers bulgares, autrichiens et allemands.

Le roi de Roumanie reçoit les chefs de l'opposition

ROME. — On mande de Bucarest au *Messaggero* qu'à la suite des grandes démonstrations interventionnistes de dimanche, MM. Take Jonesco et Filipesco ont été reçus en audience séparée par le roi Ferdinand, auquel ils ont déclaré qu'ils entendaient continuer leur agitation, car les démonstrations précédentes ont prouvé que le pays veut la guerre aux côtés de la Quadruple-Entente contre les empires centraux.

De grandes manifestations s'organisent dans tout le pays. Les principaux chefs de l'opposition ont demandé à être reçus par le roi.

Une déclaration de neutralité

GENÈVE. — On mande de Bucarest au journal bulgare *Utro* que le roi de Roumanie aurait reçu le ministre de Bulgarie, M. Radew, et lui aurait déclaré que la Roumanie n'avait pas l'intention de prendre part à la guerre et qu'elle resterait neutre tant que la Bulgarie ne toucherait pas aux intérêts roumains.

La crise ministérielle au Luxembourg

LAUSANNE. — M. Deech, avocat, a été invité par la grande-duchesse de Luxembourg à former le nouveau cabinet.

La mort du ministre des finances serbe

La légation de Serbie vient d'apprendre la mort de M. Lazard Patchou, ministre des Finances serbe, qui s'est éteint à Vrnitzi, près de Kralievo, après une longue maladie.

LE JAPON S'ENGAGE à ne pas conclure une paix séparée

LONDRES. — L'ambassadeur du Japon à Londres a signé le 19 octobre une déclaration aux termes de laquelle le Japon donne son adhésion à l'engagement de la France, de la Russie et de l'Angleterre de ne pas conclure de paix séparée. (Havas.)

L'adhésion officielle

LONDRES. — Sir Edward Grey, MM. Cambon et Benckendorf ont adressé, à la date du 19 octobre, la lettre suivante à l'ambassadeur du Japon :

Nous soussignés dûment autorisés par nos gouvernements respectifs avons l'honneur d'inviter le gouvernement impérial japonais à signifier, par l'intermédiaire de Votre Excellence, son adhésion à la déclaration signée à Londres le 5 septembre 1914 entre les gouvernements français, russe et britannique et dont le texte est comme suit :

Suit le texte de la déclaration.

L'ambassadeur du Japon a répondu :

J'ai l'honneur de faire savoir à Vos Excellences que le gouvernement impérial japonais m'a autorisé à vous informer de sa pleine et entière adhésion aux termes de cette déclaration.

Le roi George contusionné par suite d'une chute de cheval

LONDRES. — Le roi George V est sérieusement contusionné des suites d'une chute de cheval pendant son inspection des troupes en France.

Le bulletin de santé

LONDRES. — Voici le bulletin de santé donné à la date du 29 octobre :

Le roi a passé une bonne nuit. La température est de 99.2 (37.5 C). Le pouls est de 75. L'état général de Sa Majesté s'est amélioré. Aucune complication n'est survenue.

Signé : ANTHONY BOWLY et BERTRAND DAWSON.

Comment se produisit l'accident

Une dépêche du quartier général britannique donne les détails suivants sur l'accident dont a été victime le roi d'Angleterre :

George V quitta hier matin, vers 10 heures, la résidence royale pour se rendre en automobile dans une petite ville où vint le rejoindre le général commandant l'armée qu'il devait inspecter. Le roi monta à cheval et, suivi de son état-major, il gagna une plaine où se trouvaient massées les troupes qu'il devait passer en revue. Le temps était très mauvais, il ventait fort et la pluie faisait rage. Après avoir passé sur le front des troupes, le roi se rendit sur un autre point où se tenait un autre corps d'armée. Sur le passage du souverain, les soldats poussaient des hurrahs. Effrayée par ces acclamations, la jument que montait le roi se cabra. George V parvint à la maîtriser, mais, les clameurs des soldats redoublant, la bête se cabra une deuxième fois et se renversa en arrière entraînant le roi dans sa chute. Aidé par les officiers de sa suite, le roi se releva et prit place dans une automobile qui quitta aussitôt le champ de la revue.

LES PERTES BRITANNIQUES s'élèvent à 493.294 hommes

LONDRES. — Le premier ministre, dans une réponse écrite adressée à un membre de la Chambre des Communes, déclare que les pertes totales anglaises, à la date du 9 octobre, s'élèvent à 493.294 hommes, se décomposant comme suit : tués, 101.652; blessés, 317.455; manquants, 74.177.

Sur le théâtre occidental de la guerre, les pertes sont de 365.046 hommes, dont 67.460 tués; 234.885 blessés et 62.701 manquants.

Le service funèbre à la mémoire de miss Cavell

LONDRES. — Un service commémoratif des plus imposants a eu lieu ce matin à la cathédrale Saint-Paul, en l'honneur de miss Cavell. Toutes les congrégations religieuses, même juives, y avaient envoyé des députations, et toutes les neufs étaient absolument comblées. Un grand nombre de soldats blessés y assistaient; on remarquait même des uniformes français.

Le roi et la reine s'étaient fait représenter et de nombreuses personnalités de tous les corps constitués étaient aussi présentes.

L'ITALIENS PRENNENT des fortins et retranchements ennemis

ROME (Commandement suprême) :

Les efforts tenaces de nos troupes continuent inlassablement et avec succès contre les obstacles des positions ennemies et le mauvais temps.

Dans la vallée de la Lagarina, nous avons conquis les dernières positions restées à l'ennemi sur la route de Nago Mori, à savoir : le Monte Giovo et les hauteurs de Tierno, Besagno et Talpina.

Sur le haut Cordevolo, notre marche en avant sur la droite du torrent a progressé à l'ouest de la côte montagneuse de Soraruz, conquise le 18 octobre; sur la gauche, nous avons pris d'assaut encore un des nombreux fortins parsemés sur les flancs du Col di Lana.

Dans la zone du Monte Nero, l'ascension graduelle des sommets du Vodil et du Mrzil se poursuit au prix d'attaques incessantes, tendant à faire disparaître les obstacles puissants qui s'y opposent.

Hier également nos alpins ont conquis de forts retranchements ennemis et fait 279 prisonniers parmi lesquels 8 officiers.

Des fortins et des tranchées ont également été pris d'assaut : 1° sur la hauteur de Santa Maria, dans la zone de Plava, où 24 prisonniers ont été capturés; 2° sur les hauteurs de Pevoma et de Podgora; 3° sur le Carso où le total des prisonniers faits hier se monte à 240 dont 3 officiers; nous avons pris aussi une mitrailleuse.

Nos avions ont accompli hier des raids sur les plateaux de Bainsizza et sur le Carso, bombardant sur plusieurs points le chemin de fer de Valle Laca (Idria), le chemin de fer de Gorizia à Trieste et atteignant des campements et des colonnes ennemies en marche. Malgré le feu très vif de nombreuses pièces d'artillerie antiaérienne, nous avons rentrés indemnes.

Aucun changement sur le front russe

PÉTROGRAD, 29 octobre. — Communiqué du grand état-major.

(FRONT OCCIDENTAL)

Sur tout le front, aucun changement.

Sur la rive gauche du Styr, à l'ouest de Rafalovka, l'ennemi a pris l'offensive et a été repoussé près du village de Kostuhovka.

A l'ouest de Tchartoryski, quelques engagements opiniâtres près des villages de Guta, Lisovskaia et Rudnia; les troupes ont chargé à la baïonnette. Ces combats n'ont pas provoqué de changements dans la situation.

(FRONT DU CAUCASE)

Aucun changement.

Le tsar et son fils inspectent les armées

PÉTROGRAD. — L'empereur, accompagné du tsarevitch, est arrivé le 15 octobre sur le front méridional. Il a été reçu par le commandant en chef, général Ivanoff, qui a présenté un rapport au souverain. L'empereur ayant à sa suite les généraux Ivanoff et Broussiloff, a passé ensuite en revue une brigade mixte qui allait entrer en action. Cette revue a présenté un aspect extraordinaire, ayant eu lieu à proximité d'un combat d'artillerie qui battait son plein.

Le souverain a distribué des récompenses à la troupe, il s'est entretenu avec les sœurs de charité accomplissant leur œuvre sous le feu de l'ennemi, et leur a décerné des médailles de Saint-Georges. Il a également visité les hôpitaux de campagne.

Le 16 octobre, l'empereur s'est rendu aux armées des généraux Stcherbatchoff et Letchitky où il a harangué les soldats, leur disant être fier d'être à la tête de troupes si vaillantes. Il a remis la croix de Saint-Georges au général Stcherbatchoff et l'a embrassé.

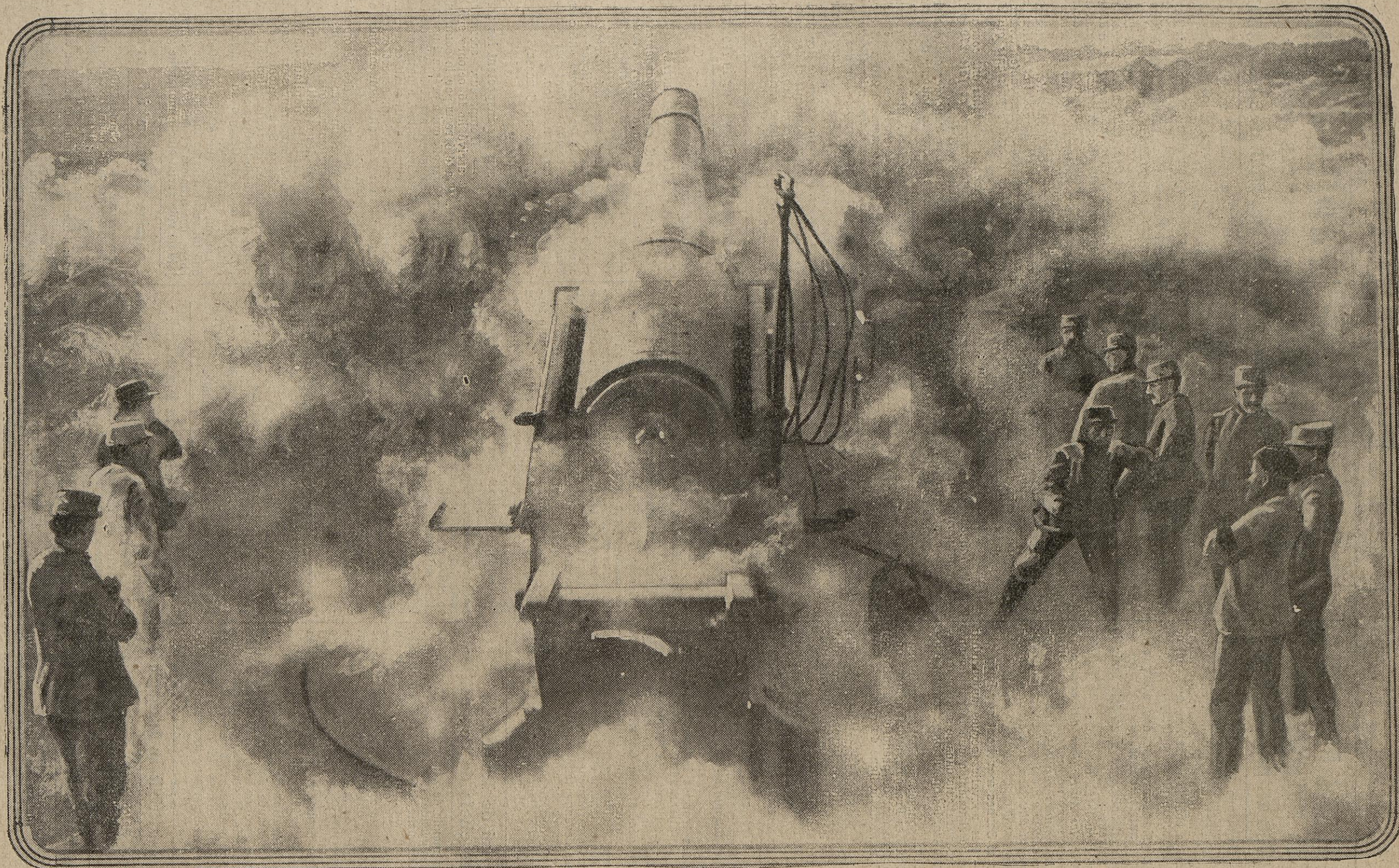
Partout l'empereur et le tsarevitch ont provoqué un enthousiasme indescriptible de la part des chefs, des officiers et des soldats, transportés de joie de voir parmi eux le monarque généralissime.

Racine est condamné à 5 ans de prison

MONTPELLIER. — M^r Charles Philippe présente la défense de Racine, le négociant de Menton inculpé d'avoir trafiqué avec l'ennemi; il montre le rôle effacé que Racine jouait dans la Société et discute les charges pied à pied; il termine en demandant pour son client la pitié, le pardon, la liberté et l'oubli.

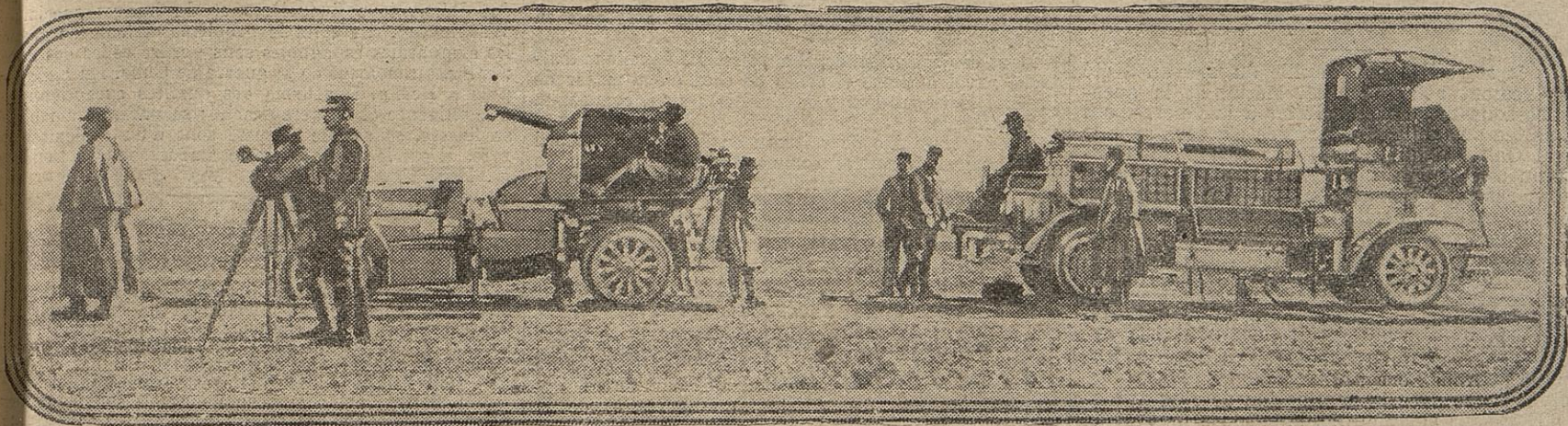
Après une réplique du commissaire du gouvernement et une réponse du défenseur, le conseil condamne Racine à cinq ans de prison, 20.000 francs d'amende et 266.537 francs de confiscation.

UN CANON DE 240 BOMBARDE LES COTES D'ASIE



Nous avons envoyé aux Dardanelles et... ailleurs, tout récemment, un certain nombre de pièces de 240 qui ont, de leur tir puissant, contribué au succès de maintes opérations. Ce document a été pris au moment même où l'un de ces gros canons tirait sur des batteries turques abritées dans un repli de la côte d'Asie. La détonation est formidable chaque fois que le 240 lance son obus, et pourtant la photographie nous fait ici témoins du calme absolu, de la parfaite indifférence des servants de la pièce qui, habitués à la rude voix du monstre d'acier, le regardent, les bras croisés. Nos soldats appellent les obus de cette pièce « l'Express d'Orient » ou « la Marie pressée ». Ces obus ont un mètre de hauteur et pèsent 160 kilogrammes.

CAISSON AUTOMOBILE ET CANON POUR TIR CONTRE AVIONS



Indépendamment des postes fixes que nous possédons sur le front pour tirer contre les Tauben, nous disposons de caissons automobiles et de canons aisément transportables qui peuvent se déplacer avec une grande rapidité selon les besoins.

Une tourelle blindée prise à l'ennemi



Au cours des dernières opérations en Champagne, nos soldats ont trouvé, dans une tranchée enlevée aux Allemands, l'une de ces tourelles blindées qu'ils installent sur des plates-formes de béton et dont ils se servent pour tirer vers nos lignes, à découvert, lorsque nous prononçons vers leurs retranchements une marche en avant.

SILHOUETTES MINISTÉRIELLES

Suite de la page 3.

Dans la soirée, le portefeuille du Travail a été définitivement attribué à M. Métin, et la question des sous-secrétariats d'Etat à la Guerre, qui était restée pendante, a été réglée d'accord avec le général Gallieni, qui n'avait pas assisté au Conseil tenu à 5 heures, place Vendôme : M. Albert-Thomas reste chargé des munitions; MM. Joseph Thierry, Justin Godart et René Besnard conservent respectivement leurs fonctions à l'Intendance, au service de santé et à l'aviation.

M. Nail, député du Morbihan, est nommé sous-secrétaire d'Etat à la Marine. M. Dalimier conserve les Beaux-Arts. Sont seuls supprimés les sous-secrétariats d'Etat de l'Intérieur et des Affaires étrangères, qui avaient pour titulaires MM. Jacquier et Abel Ferry.

Notons enfin, avec la nomination de cinq ministres d'Etat sans portefeuille, l'heureuse innovation qui consiste à réunir, pour les confier à M. Painlevé, dont la compétence s'étend également à ces deux branches, l'Instruction publique et les inventions intéressant la défense nationale.

Bien que les Chambres, qui ont tenu hier une séance de quelques minutes, se soient ajournées à cet après-midi, c'est seulement mercredi que le nouveau cabinet se présentera devant elles et que sera lue la déclaration ministérielle. — ANDRÉ DORIAC.

M. ARISTIDE BRIAND

Le nouveau président du Conseil possède, avec les qualités qui font l'homme d'Etat, celles, toutes spéciales, du tribun : le sang-froid, la possession de soi, l'esprit de répartie, l'art oratoire, dans lequel il est passé maître; remarquable improvisateur, il est doué d'une admirable voix de baryton, chaude, prenante, au timbre sonore, instrument de la plus rare qualité, et qu'il manie en virtuose; son geste est également d'un rythme et d'une ampleur qui, sans rien d'apprêté, sont des plus impressionnants; quant à son style, dépourvu de toute vaine rhétorique, il ne s'embarrasse guère d'ornement; l'image y est rare, ne servant qu'à illustrer la thèse; M. Briand est surtout un *debater*; s'il habille ses idées ou ses arguments, c'est avec les étoffes les plus simples, auxquelles, par contre, il donne toujours le cachet du bon faiseur.

Au physique, M. Aristide Briand est d'une souplesse nerveuse et féline qui est, au moral, une des caractéristiques de son talent. Ses yeux clairs, d'un gris bleuté, ont une vivacité extraordinaire, que semble démentir la nonchalance habituelle de son attitude; sa moustache, très fournie, cache le pli de sa bouche sarcastique; ses cheveux noirs, à peine grisonnants, sont partagés, au haut du front, en longues mèches ondulées; sa main, remarquablement expressive, semble pétrie d'intelligence.

Dans l'intimité, le nouveau chef du gouvernement est d'une simplicité charmante, brillant causeur et grand fumeur de cigarettes.

GÉNÉRAL GALLIÉNI

Le nouveau ministre de la Guerre est avant tout un soldat, un colonial dont presque toute la carrière s'est passée, en expéditions lointaines.

Né en 1849, près de Toulouse, entré à La Flèche, puis à Saint-Cyr, il quitta cette école en 1870, se battit à Bazeilles et fut nommé lieutenant après Sedan.

Après la guerre, il servit aux colonies. En 1879, il fut chargé d'une mission auprès du sultan de Ségou, s'en acquitta brillamment et en revint avec un traité favorable.

Chef de bataillon en 1882, lieutenant-colonel en 1886, colonel en 1891, il commande au Tonkin le 2^e territoire militaire, le débarrasse de ses pirates et y organise l'administration. Général en 1896, il commande l'expédition de Madagascar.

C'est là, surtout, que le général Gallieni donna la mesure de ses qualités de chef militaire et d'administrateur. Quand il quitta l'île en 1905, celle-ci était complètement pacifiée.

Le général Gallieni devint ensuite inspecteur des troupes coloniales pour tous les corps français d'occupation extérieure. Nommé membre du conseil supérieur de la guerre, il fut maintenu sans limite d'âge comme ayant commandé en chef, à Madagascar, devant l'ennemi.

On sait qu'en fin août 1914 le général Gallieni fut appelé à remplacer le général Michel à la tête du gouvernement militaire de Paris. Les Parisiens n'ont pas oublié la brève proclamation qu'il leur adressa en ces jours d'angoisse :

« Le gouvernement m'a donné le mandat de défendre Paris contre l'envahisseur.

« Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout ! »

On se souvient enfin de l'heureuse initiative que prit le général Gallieni au commencement de la bataille de la Marne, initiative qui ne fut pas sans contribuer puissamment à la victoire.

AMIRAL LACAZE

Le contre-amiral Lacaze est né le 22 juin 1860. Entré à l'Ecole navale en 1877, il était aspirant en 1880, enseigne de vaisseau en 1882, lieutenant de vais-

seau quatre ans plus tard et capitaine de frégate en 1899.

Dans ce dernier grade, il a exercé les fonctions d'attaché naval à Rome et celles de chef d'état-major de l'amiral Merleaux-Ponty en Tunisie, puis il commanda le *Du-Chayla*.

Promu capitaine de vaisseau en 1906, il fut choisi par l'amiral Germinet comme chef d'état-major de l'escadre de la Méditerranée, commanda ensuite le cuirassé *Masséna*, puis fut chef de cabinet de M. Delcassé au ministère de la Marine.

Contre-amiral en 1911, il commandait récemment une division de l'armée navale.

M. DE FREYCINET

Sénateur inamovible, membre de l'Académie française et de l'Académie des Sciences, M. Charles de Freycinet, qui fut plus de douze fois ministre, des Travaux publics, des Affaires étrangères et de la Guerre, et qui fut sept fois président du Conseil, est une des plus grandes figures du Parlement.

A l'époque de la Défense nationale, il eut le mérite, alors que tant d'autres désespéraient, d'encourager la résistance et de donner la cohésion indispensable à nos armées, auxquelles manquaient à la fois la discipline, l'Instruction et la force morale, que communiqua seule la confiance en soi.

A quatre-vingt-trois ans il publiait, en 1911, un volume de *Souvenirs*, où est retracée toute l'histoire de la République depuis quarante ans, et où, avec les silhouettes de ceux qui y furent mêlés, il évoque avec talent les principaux événements de sa longue et brillante carrière.

M. DENYS-COCHIN

Ancien conseiller municipal de Paris, député de la Seine, membre de l'Académie française, M. Denys-Cochin est, par-dessus tout, fier de son titre de bourgeois de Paris. Il est, en effet, le descendant direct d'un Cochin qui fut prévôt du roi sous Louis XI. Il est, en outre, un chimiste distingué, avec lequel Pasteur ne dédaigna pas de travailler pendant cinq ans. Il est, au Parlement, un spécialiste des questions de politique extérieure.

Amateur d'art passionné, il possède une galerie de tableaux où David et Manet sont largement représentés.

Il a fait, en qualité d'engagé volontaire, la campagne de 1870, à côté de Bourbaki, dont il était le porte-fanion. Comme il passait sa licence en lettres peu après la guerre, M. Egger, l'un de ses examinateurs, lui dit :

— Votre thème grec est faible, monsieur, mais vous avez la médaille militaire...

Et il fut reçu.

M. PAUL PAINLEVÉ

Le nouveau ministre de l'Instruction publique et des inventions intéressant la défense nationale est un Parisien. Agé de cinquante-deux ans, il a, dans le monde scientifique, une carrière des plus brillantes.

Elève de l'Ecole normale supérieure (1883), docteur en sciences mathématiques (1887), lauréat de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences de Lille (1887-1892), maître de conférences à l'Ecole normale supérieure (1897), professeur du cours de mécanique à l'Ecole polytechnique (1904) et du cours d'aviation à l'Ecole supérieure aéronautique (1909), il prit une part considérable aux travaux scientifiques qui assurèrent la victoire aux Wright et aux Farman dans leur lutte pour la conquête de l'air. On lui doit de nombreux ouvrages sur ces questions.

Depuis 1900, M. Paul Painlevé fait partie de l'Académie des Sciences, où il a été élu en remplacement de M. Darboux, devenu secrétaire perpétuel. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

Au point de vue politique, M. Painlevé est un combattif qui met au service de ses idées avancées une éloquence qui sait plaire et convaincre. En 1910, quand M. René Viviani quitta le cinquième arrondissement de Paris pour se présenter dans la Creuse, la candidature lui fut offerte. Et il l'emporta de haute lutte sur M. Jules Auffray. Il fut réélu en 1914.

Au Parlement, M. Painlevé ne tarda pas à se faire une place importante. Il présidait, hier encore, les commissions de la marine de guerre, des explosifs et de l'aéronautique, et vice-présidait la commission supérieure des inventions concernant la défense nationale.

Le programme que M. Painlevé entend exécuter au gouvernement est connu des lecteurs d'*Excelsior*. Il le leur a exposé lui-même le 24 juillet 1915 dans notre premier supplément de la *Guerre scientifique*.

« La Révolution mettait les savants et les ingénieurs en réquisition, comme les armuriers et les forgerons, écrivait-il. Comme il y a cent vingt ans, la France, suivant la célèbre expression de Barère, n'est plus qu'un vaste camp : il faut que tout ce qui existe dans le pays, cerveaux, muscles et outils, travaille avec le meilleur rendement pour la défense de la patrie ! »

M. JULES CAMBON

M. Jules Cambon, né en 1845, ancien élève du lycée Louis-le-Grand, licencié en droit, a passé successivement par le Conseil d'Etat, par les préfectures du

Nord et du Rhône, par le gouvernement général de l'Algérie, par les ambassades de Washington, de Madrid et de Berlin; il occupait ce dernier poste depuis 1907. En Algérie, il fut l'un des inspirateurs du nouveau régime administratif qui aboutit à l'institution des Délégations financières et du budget spécial. A Washington, il résolut le problème difficile de gagner les sympathies espagnoles sans perdre celles des Américains, au moment de la guerre de Cuba. En Espagne, puis à Berlin, il affirma des qualités exceptionnelles d'intelligence et de perspicacité; sa parfaite amabilité, sa finesse, sa souple fermeté sont d'un diplomate de race. Il est le frère de notre ambassadeur à Londres, M. Paul Cambon.

Leur origine

La plupart de nos provinces sont représentées dans le nouveau cabinet :

M. Aristide Briand est Breton, étant né à Nantes. M. Ribot, Artésien; M. Viviani est né en Algérie; le général Gallieni est Gascon; M. Doumergue est Gard; M. Malvy, du Lot; M. Clémentel, du Puy-de-Dôme; M. Méline, des Vosges; MM. Sembat et Painlevé sont Parisiens; M. Métin est Franco-Comtois.

MM. Denys Cochin et Léon Bourgeois sont également Parisiens; M. Combes est du Tarn; M. de Freycinet du Tarn-et-Garonne.

Parmi les sous-secrétaires d'Etat, M. Joseph Thierry est Alsacien; M. Nail est du Maine; M. Besnard, du Touraine; M. Justin Godart, du Lyonnais; MM. Albert-Thomas et Dalimier, de l'Île-de-France.

Leurs professions

Le nouveau ministère compte treize avocats : M. Aristide Briand, Léon Bourgeois, Ribot, Viviani, Doumergue, Jules Méline, Malvy, Sembat, Dalimier, Joseph Thierry, Albert-Thomas, Justin Godart et René Besnard.

M. de Freycinet est ingénieur; M. Clémentel, chimiste; M. Denys Cochin, chimiste; M. Jules Guesbiste, publiciste; M. Combes, médecin.

MM. Paul Painlevé et Métin sont professeurs.

Les ministres académiciens

Le nouveau cabinet compte quatre membres de l'Institut : M. de Freycinet, de l'Académie française et de l'Académie des Sciences; M. Denys Cochin, de l'Académie française; M. Alexandre Ribot, de l'Académie française et de l'Académie des Sciences morales et politiques; M. Paul Painlevé, de l'Académie des Sciences.

Le général Gallieni est membre correspondant de l'Académie des Sciences.

Excuses allemandes à la Suède

LAUSANNE. — Le gouvernement de Berlin adressé ses excuses au gouvernement de Stockholm pour l'incident du sous-marin suédois canoné le 11 octobre dernier par un garde-côte allemand.

Prenez garde aux espions

Le ministre de la Guerre vient d'adresser à messieurs les généraux gouverneurs militaires de Paris et de Lyon, et les généraux commandant les régions, la circulaire suivante :

J'ai décidé de faire apposer à profusion, dans toutes les voitures servant au transport en commun, des placards de 28 c/m de haut sur 38 c/m de largeur enroulés ainsi libellés :

Taisez-vous !

Méfiez-vous !

Les oreilles ennemies vous écoutent !

Un envoi de 10.000 exemplaires vous sera fait incessamment.

Vous voudrez bien en offrir les quantités nécessaires à toutes les compagnies de transport (sauf les chemins de fer, qui en sont pourvus directement par mes soins) notamment aux compagnies de tramways, en les faisant apposer dans les véhicules, salles d'attente, etc.

Si la quantité allouée ci-dessus est insuffisante, vous prie de me demander d'urgence celle qui vous semble nécessaire.

DANS L'ARMÉE

Légion d'honneur. — Sont inscrits au tableau spécial la Légion d'honneur :

Pour grand-officier : MM. Curé, général de division commandant un corps d'armée; Brulard, général de division commandant une division d'infanterie; Quinquand, général de division commandant une division d'infanterie; Chavasse, médecin inspecteur général, directeur du service de santé des armées en opérations.

Pour commandeur : MM. de Laporte d'Huste, général de brigade, commandant par intérim une division d'infanterie; Billet, général de division commandant une division d'infanterie; Trouchaud, général de brigade commandant par intérim une division d'infanterie; Estève, général de brigade du cadre de réserve; Bertrand, commandant une brigade d'infanterie territoriale; Bigot, général de division commandant une division d'infanterie; Varin, général de division commandant une division de cavalerie; Deprez, général de division commandant un corps d'armée; Pellé, général de brigade faisant fonction de major général des armées du nord-est; Ringenbach, général de brigade commandant le génie d'une armée; Coutanceau, général de division commandant une brigade d'infanterie; Mazillier, général de brigade commandant par intérim une brigade; Michard, général de brigade commandant une brigade; Noguès, intendant militaire; Lafage, médecin inspecteur; Mauger, général de division; Alembert-Goget, contrôleur général de 2^e classe; Adrian, sous-intendant militaire.

ECOLE PIGIER CHOIX D'UNE SITUATION
Envoi gratuit
Boulevard Poissonnière, 19

La Vie Intellectuelle

Éducation. -- Enseignement. -- Livres.

Tous les samedis.

1815-1915

M. Charles Seignobos est, à la Sorbonne, un des maîtres qui ont exercé l'influence la plus considérable sur les historiens nouveaux. L'auteur des *Universitaires d'aujourd'hui*, M. Pierre Leguay, le raille doucement de la vogue dont, savant intrépide et orateur sans charme, M. Seignobos jouit auprès des étudiants de tous les pays à peu près civilisés. Il paraît que, une fois par semaine, le flot des étudiants étrangers est plus dense qu'à l'ordinaire. C'est, le long de l'escalier de la Faculté des Lettres, une véritable procession où dominent les femmes. Anglaises, Américaines, Russes, Roumaines et Polonaises s'entassent dans une petite salle située au troisième étage et qu'elles ont tôt fait de remplir. A bout de bras, l'appareilleur apporte des chaises qui ne suffisent bientôt plus. On s'assied sur les tables et jusque sur les marches de la chaire... Enfin, un petit homme, vêtu comme un pasteur protestant, redingote et cravate noires, petit col rabattu, gilet fermant haut, parvient à graver les degrés qui mènent au fauteuil professoral. C'est M. Seignobos.

Mais M. Seignobos n'a pas seulement la faveur des étrangers : les professeurs qui, ces dernières années, enseignaient dans la paix l'histoire aux élèves de l'Université, avaient reçu ses enseignements et en gardaient le souvenir très vif. Un ouvrage, un grand ouvrage de M. Seignobos leur en eût rendu le souvenir plus vif et plus précis encore. N'étaient-ils pas des lecteurs assidus de *l'Histoire politique de l'Europe contemporaine*? Il semble bien que l'étude publiée maintenant par M. Seignobos, *1815-1915, Du Congrès de Vienne à la guerre de 1914*, ajoute à *l'Histoire politique* un chapitre qui en est à la fois le résumé et la conclusion. On conviendra que M. Seignobos, qui fut toujours l'ennemi personnel de la volonté vaine, a fait tenir le plus de choses possible dans le plus petit nombre de pages. Il n'est donné qu'à peu d'hommes de savoir exposer clairement, avec une concision aussi ferme, une aussi heureuse netteté, des événements aussi compliqués, aussi vaste où se joue le destin des peuples.

Cette évolution préparait, accomplissait le progrès des idées qui sont chères à M. Seignobos. Et M. Seignobos se plaisait à croire que les « puissances de tyrannie ne pourraient plus peser sur la liberté des peuples. Il espérait même le règne prolongé et sans trouble de la paix bienfaisante. Il jugeait vraisemblable, certain, que la guerre de 1870 avait été la dernière des guerres dans l'Europe occidentale. Il professait volontiers que la perfection des armements, ayant fatalement transformé les guerres en massacres horribles, il n'y aurait plus de guerre du tout. Et puis, en Occident, ce ne sont pas les princes, ce sont les assemblées qui décident de la guerre. Et les assemblées ont, à ce point de vue, une prudence qui ressemble fort à la sagesse même. En outre, le service militaire universel a rendu tout le monde hostile aux provocations brutales d'où naissent les « grands conflits internationaux ». Et M. Seignobos constatait avec un sentiment de sécurité pour l'avenir : « C'est en Orient seulement, dans les pays restés en dehors des conditions de la vie contemporaine, avec des souverains absolus et des armées mal exercées qu'ont continué les guerres. » L'Occident ne subirait plus la contagion belliqueuse.

Ainsi espérait, ainsi rêvait M. Seignobos, peu enclin cependant aux rêves et qui ne forge pas habituellement de chimères. Mais l'Orient a entraîné l'Occident, et la guerre est maintenant universelle...

Cette déception, toutefois — car la guerre apportée à l'auteur de *l'Histoire politique* une déception bien rude — ne condamne pas M. Seignobos au pessimisme. M. Seignobos attend avec confiance l'avènement de la paix. Et la paix, il n'en doute pas, sera sûre, sera durable.

Écoutons-le : « La volonté ardente, peut-être impérieuse de l'Europe, après cette horrible guerre, réclamera la paix, non pas seulement la paix officielle qui mettra fin aux massacres et aux ruines et rendra les combattants à la vie normale, mais la paix réelle, la paix définitive qui délivrera le monde de la course aux armements et du cauchemar permanent de la guerre subite, la paix qui donnera aux peuples la sécurité nécessaire au travail et la liberté d'employer leurs ressources aux œuvres de civilisation. » Il sait bien que l'Europe ne veut plus se faire à demi prussienne pour éviter désormais d'être dévorée par la Prusse, se condamner à la « paix armée » par crainte de la « guerre préventive ». Il faudra donc organiser l'Europe pour la paix, j'entends pour la paix profonde et sincère, pour la paix véritable. Tel sera l'effort du prochain congrès.

Cet effort ne restera pas inefficace, car l'opinion publique agira. M. Seignobos le distingue avec un sens parfait des réalités politiques : « La guerre restera menaçante tant qu'un homme d'Etat regar-

dera comme son devoir de patriote de préparer une guerre d'agression et que son pays l'admirera s'il réussit. Il faut extirper ce sentiment de la souveraineté absolue de l'Etat envers les autres Etats comme on a extirpé le sentiment de la souveraineté absolue du prince à l'égard des sujets. C'est une révolution à faire dans la vie internationale, le pendant de la révolution qui, dans l'intérieur de chaque Etat, a établi le régime représentatif. *L'opinion publique seule peut la faire.* »

Ce que l'opinion publique peut faire, elle doit le faire. La souveraineté de l'opinion publique est devenue nécessaire. N'est-elle point aujourd'hui la sauvegarde, l'unique sauvegarde de la tranquillité des peuples? L'opinion publique, en effet, est plus éclairée que ceux qui prétendent la conduire. « Elle est en avance sur les diplomates, elle sent déjà que les peuples de l'Europe ont plus d'intérêts communs que d'intérêts opposés, qu'il serait plus avantageux pour tous de travailler de concert que de se détruire; elle sait que la paix est préférable à la guerre. » Il est donc essentiel que l'opinion publique impose ses volontés dans le monde enfin libéré de l'esprit de ruse et de l'esprit de violence!

Elle le fera, et déjà M. Seignobos détermine les conditions pratiques de la paix imposée et régie par l'opinion : « Que les gouvernements reconnaissent au-dessus d'eux sinon des institutions positives, du moins l'autorité morale des règles internationales; qu'ils respectent les conventions politiques comme les particuliers respectent leurs engagements; qu'ils acceptent le contrôle mutuel de leurs armements; qu'ils soumettent sincèrement à l'opinion publique leurs négociations et leurs décisions en se faisant aider par des délégations officielles des Parlements : les institutions internationales de la paix viendront d'elles-mêmes. » Il y a des choses qu'on entend dire avec une certaine allégresse. Et ces affirmations excellentes de M. Seignobos sont aussi opportunes que possible et bien réconfortantes. L'avenir les justifiera, c'est certain, et, après la guerre, on sera tout aise de monter à la Faculté des Lettres, jusqu'à la petite salle du troisième étage, pour entendre M. Seignobos les développer.

J. Ernest-Charles.

« La Revue de Hollande »

Nous avons eu déjà l'occasion de signaler la belle tenue de cette nouvelle publication mensuelle que des Français et amis de la France ont créée pour y défendre notre influence spirituelle et nous faire connaître les lettres néerlandaises, au pays des canaux et des tulipes. Pays de langue germanique, mais qui se flatte d'avoir édité superbement aux dix-septième et dix-huitième siècles des ouvrages français, aujourd'hui fameux. L'éditeur (Sijthoff, à Leyde) a fait de cette revue un chef-d'œuvre de présentation typographique en l'illustrant de vignettes et culs-de-lampe empruntés à des éditions anciennes.

Aux sommaires des nos 2 et 3, on trouvera notamment un article de M. Salverda de Grave, l'éminent professeur de Groningue, traitant des influences respectives du français et de l'allemand sur la langue néerlandaise; le journal du baron Falck, ambassadeur des Pays-Bas au Congrès de Vienne; des documents intéressants publiés par M. Henry Lapauze sur les artistes hollandais à la Villa Médicis; des poèmes de Mme Hélène Swarth, de Maurice Magre, Louis Piérard; des cartes de René Bize et Henri Borel; des articles sur la guerre de Jules Sajeret, Fernand Divoire, Jules Destrée, etc., et la suite du *Vagabond amoureux*, le très beau roman de M. Arthur Van Schendel, traduit du hollandais par M. Louis Piérard. La revue des revues françaises, hollandaises, allemandes, italiennes, anglaises est faite d'une façon très complète.

INSTITUT DE FRANCE

A l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

M. Omont donne lecture d'une étude sur les missions remplies en Orient de 1840 à 1855 par un Grec, Minofé-Mynas, chargé par le ministre de l'Instruction publique-Villemain, de rechercher des manuscrits dans les couvents de Salonique, de Serrès, du mont Athos et de Trébizonde. Les missions de Mynas, dont le nom est resté attaché à la découverte des manuscrits des Fables de Babrius et du Traité de la gymnastique de Philostate, eurent pour résultat l'envoi de près de deux cents manuscrits grecs à la Bibliothèque Nationale.

Le comte Durrieu signale un superbe missel romain qu'il a étudié jadis à la bibliothèque de Munich. Copié en Italie en 1374, ce missel renferme des peintures signées du célèbre miniaturiste de Bologne, Nicolo di Giacomo. Ce manuscrit se trouvait en France en 1402, chez le duc Jean de Berry, frère du roi Charles V. Les images du missel en question constituant une œuvre capitale de Nicolo di Giacomo ont été exécutées pour un Français : Pierre d'Estaing, archevêque de Bourges depuis 1367, fait cardinal en 1370, mort en 1377. Cette constatation attache donc un souvenir français à une importante création de l'art italien du quatorzième siècle.

Le Mouvement littéraire

La Germania vaincue, LYA BERGER. — Voici un roman dont la dernière page est datée de mars 1914. Heureux les auteurs qui peuvent ainsi anticiper sur les événements les moins prévus et régler la destinée des mondes sur les pulsations de leur cerveau et de leur cœur!

Ce livre, qui est une suite à *la Voix des frontières*, est dédié à la mémoire de Paul Déroulède, apôtre du patriotisme.

La Guerre à l'Allemande, J. et F. RÉGAMÉY. — Sous une couverture rouge et crue, les auteurs consacrent cinq chapitres au « mensonge allemand », à « la guerre allemande », à « l'association pangermaniste », aux « pangermanistes, instruments du gouvernement », au « délire pangermaniste », enfin, et ils réservent le dernier à « la justice immanente » qui doit nous permettre de porter bientôt « en Allemagne cette guerre que les Allemands viennent de nous apprendre à faire ».

« Nous leur montrerons que, bons élèves, nous avons su profiter de leurs leçons », sans « férocités gratuites » toutefois, mais « l'Allemagne va connaître ces affres de la faim qu'elle nous fit subir et espérait nous imposer encore et plus durement », car « le blocus de nos côtes par leur flotte entraine dans le plan de notre écrasement définitif, toujours tenu à jour ». Et la victoire sera celle que la logique lui imposera : « Tous les peuples, se souvenant de son « dur poing ganté de fer », feront bonne garde autour d'elle. Il lui faudra se tenir très sage pendant très longtemps. » Ainsi soit-il!

Les Maladies des Caractères, par le docteur CH. FIESSINGER. — Voici un livre curieux, et je dirai même amusant, si le mot, en pareille matière, ne risquait de paraître péjoratif. Le titre n'invite pas le profane à soulever la couverture, et ce sous-titre : *Etude de physiologie morale*, n'exerce pas sur la rétine une immédiate séduction. Et cependant il faut oser; il faut mettre sur les pages un index indiscret et hardi : la récompense est dans la lecture de chacune d'elles. Le texte n'est pas trop hérissé d'expressions médicales, techniques et abstruses; il ne nécessite pas la possession d'une terminologie déconcertante et hermétique, et, grâce à lui, notre examen de conscience nous devient facile, nous pouvons entrer dans notre « moi » comme dans ce temple intérieur dont parle le poète et en scruter tous les coins, du parvis au chevet. L'intérêt de ce livre est là : il nous aide à comprendre notre caractère, ce qui peut nous amener à le modifier, et celui de notre voisin, de notre commensal, ce qui doit, en bonne morale, nous incliner à l'indulgence. Etes-vous égoïste, sot, indiscret, indécis, vaniteux, bavard, jaloux, « susceptible »? Tout cela est une question de « grand sympathique », car toutes les tendances et toutes les affirmations qui forment votre caractère dépendent de ce nerf de la vie organique et de l'activité qu'il entretient, de certaines glandes profondes. « C'est l'influence produite sur les caractères par les modifications de ces glandes que le docteur Fiessinger étudie dans ce livre qui nous fait pénétrer dans les secrets les plus intimes de la vie. »

Il y a donc, dans cet ouvrage, comme dans le meilleur roman, un chapitre où tout finit par s'expliquer; mais, au lieu de le réserver pour la fin, l'auteur le donne en débutant, comme la clef du temple dont nous avons parlé. Tout de suite nous savons que « les émotifs, par exemple, ont des réactions ardentes qui s'allument dans le domaine du système nerveux organique (grand sympathique) »; « chez les esprits prudents, logiciens au cœur sec, les répercussions retentissent sur des choses plus faibles, et le sympathique échappe à leur atteinte ». Si vous ajoutez à cela la question si complexe des réactions gastriques, intestinales, cardiaques et vaso-motrices, glandulaires enfin, vous avez tout le mécanisme physiologique, tous les ressorts intimes du sujet qui s'agit devant vous ou tous ceux qui vous font agir.

Etes-vous dans un compartiment de chemin de fer ou de tramway, menacé d'asphyxie par la manie d'une dame qui exige que tout soit fermé? Il y a peut-être lieu de conclure à une déminéralisation phosphatée de son organisme, à un trouble d'épuisement nerveux de nature dyspeptique ou consécutif à la contention de l'esprit. Au contraire, dans une salle de théâtre, l'une d'elles se plaint-elle de la chaleur? Sachez que « nombre de femmes ont trop chaud parce que, sur l'émotivité accrue se superpose un trouble de sécrétion thyroïdienne ».

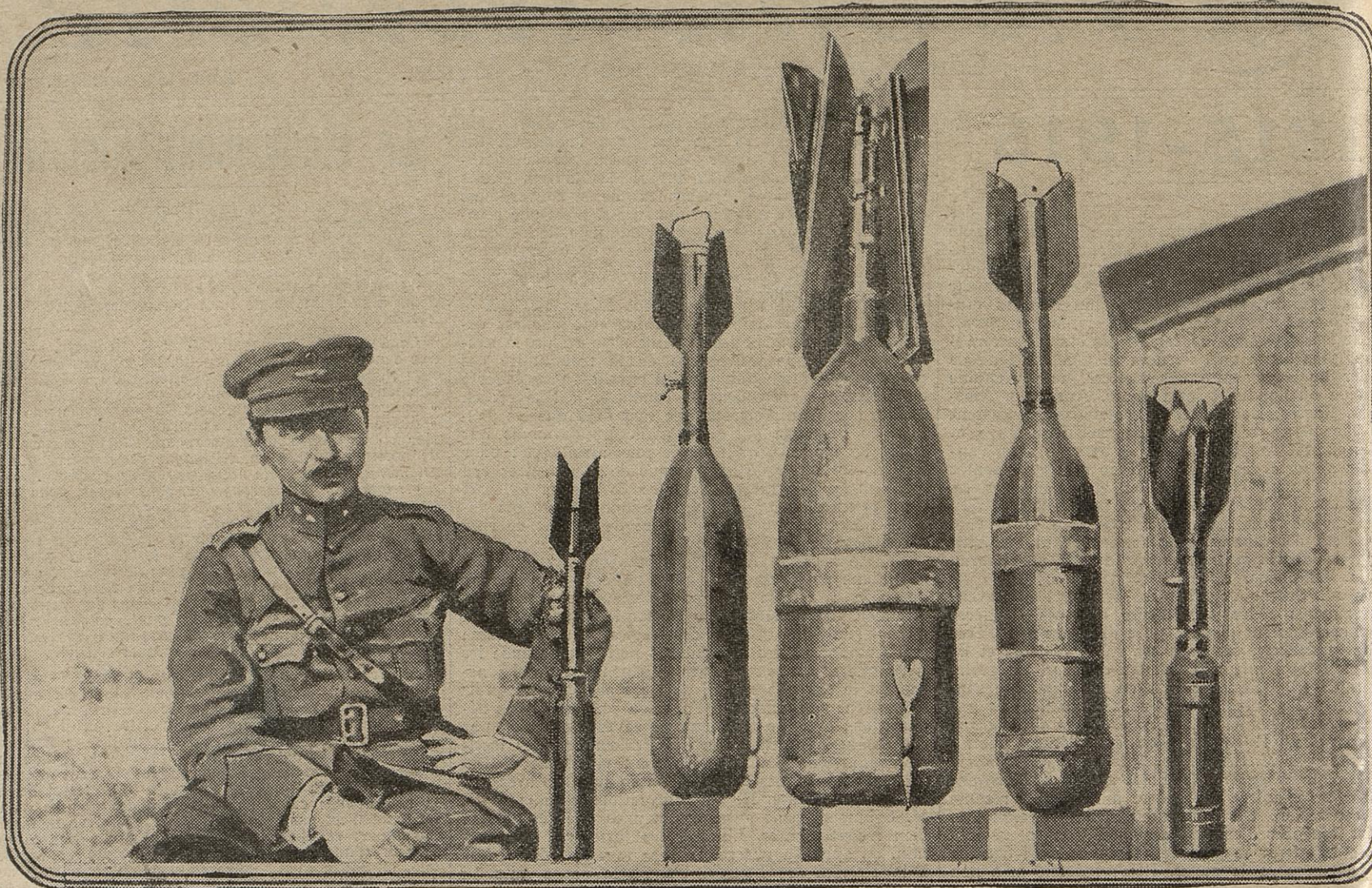
Mais ce livre a des conclusions pratiques d'une actualité plus saisissante encore. Son auteur dit du mélancolique : « Ce qu'il demande : c'est la paix. » Guérissons-nous des mélancoliques si nous ne pouvons les guérir. Quant à la brutalité allemande, nous voyons qu'elle « puise son principe dans l'engourdissement d'un sympathique gorgé de victuailles, distendu par la bière qui n'envoie, de ce fait, au cerveau que des images émotives alourdies et grossières ».

Vous comprendrez maintenant avec moi que ce livre sérieux ne cesse pas d'être amusant. C'est ce que je me proposais de démontrer en peu de lignes.

Roger Valhelle.

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

Différents types de bombes pour avions



Ces bombes à ailettes font partie d'une série d'engins spéciaux utilisés par les Alliés dans leur tir pour avions. Il en est diverses autres que nous ne pouvons reproduire, mais celles-ci sont le plus communément utilisées. L'art de la balistique « anti-aérobie » a fait, depuis quatorze mois d'étonnants progrès, et l'on peut dire que ces projectiles, désormais parfaitement adaptés aux besoins auxquels ils ont répondu, ont subi, depuis lors, une série de curieuses transformations qui furent autant de résultats d'expériences quotidiennes.

TRIBUNAUX

Le chagrin du zouave Mohamed

Bahi-Ben-Mohamed Lanani, zouave au 1^{er} régiment, étant de garde au poste de la caserne de Saint-Denis, le 20 octobre courant, abandonnait sa faction pour aller en ville. Rencontré par la patrouille, le zouave fut arrêté et ramené à la caserne. Il comparaissait, hier, devant le deuxième conseil de guerre, sous l'inculpation d'abandon de poste.

Son défenseur, M^r Pierre Prud'hon, a évoqué devant les juges tout le passé héroïque du zouave. Engagé volontaire, il fit vaillamment la campagne du Maroc et fut médaillé. Venu en France au début de la guerre, Mohamed Lanani se distingua à plusieurs reprises, notamment à la bataille de la Marne, où il fut grièvement blessé. Depuis ce moment, l'Algérien était devenu mélancolique ; il parlait sans cesse de sa vieille mère restée à Alger, où elle se trouvait dans la plus profonde misère. « C'est cette pensée, ajoute l'avocat, qui, pour un instant, lui a fait oublier le devoir auquel il n'avait jamais failli... »

Les juges ont rapporté un verdict d'acquiescement.

Désertion et vol d'effets militaires

Devant le premier conseil de guerre comparaissent, hier, le sergent d'infanterie coloniale Mollicé, Copain, de la section des C.O.A., et la femme Cottrelle.

Depuis le 6 septembre dernier, Copain n'avait pas reparu à la section. Le sergent Mollicé lui avait procuré un livret militaire au nom de Julien Royer. En outre, Mollicé avait dérobé, au magasin d'habillement, des effets de toutes sortes que la femme Cottrelle avait vendus.

Ils ont été condamnés : le sergent Mollicé, à cinq ans de réclusion et à la dégradation militaire ; le sectionnaire Copain, à cinq ans de travaux publics ; la femme Cottrelle, à un mois d'emprisonnement.

DANS LA MARINE

Légion d'honneur. — L'ingénieur de 1^{re} classe de réserve du génie maritime Fromonot est inscrit d'office à la suite du tableau ordinaire de concours des officiers de réserve du génie maritime pour le grade de chevalier de la Légion d'honneur.

Désignation. — Le contre-amiral Salaün est désigné pour remplir les fonctions de président de la commission permanente de contrôle et de révision du règlement d'armement.

Nouvelles parlementaires

L'incorporation de la classe 1917

Le groupe du parti socialiste au Parlement a examiné, dans sa réunion d'hier, la question de l'incorporation de la classe 1917. Après discussion, il a voté la motion suivante :

Le groupe socialiste, maintenant sa précédente résolution de ne discuter l'incorporation de la classe 17 que lorsque le gouvernement aura intégralement appliqué la loi Dabiez et aura fait connaître à la Chambre les résultats de cette application ; considérant, en tout cas, que les conditions d'incorporation de la classe 17 ne peuvent être en rien inférieures à celles appliquées à l'incorporation de la classe 16, tant au point de vue de l'hygiène que de l'âge ;

Demande que cette incorporation ne puisse avoir lieu avant le 15 mars 1916 et avec les précautions d'ordre hygiénique établies par la commission d'hygiène.

Les permissions de la Toussaint

En réponse à une démarche de M. Girod, député du Doubs, M. Millerand, ministre de la Guerre, vient de faire connaître que des instructions ont été données aux généraux commandant les régions pour qu'à l'occasion des fêtes de la Toussaint des permissions de 24 heures soient accordées dans la plus large mesure compatible avec les nécessités du service.

La question des loyers

La commission du commerce a continué, hier, l'examen du projet de loi relatif aux loyers rapporté par M. Edouard Ignace au nom de la commission de législation civile.

Conformément aux conclusions de son rapporteur, M. Levasseur, la commission a émis l'avis que le tribunal arbitral chargé de statuer sur les contestations entre propriétaires et locataires devrait être composé du président du tribunal civil ou d'un juge désigné par lui, qui remplirait les fonctions de président, et de deux propriétaires et deux locataires habitant l'arrondissement.

Pour les « ministres sans portefeuille »

M. Aristide Jobert, député socialiste unifié de l'Yonne, a déposé hier sur le bureau de la Chambre une proposition de loi ainsi conçue :

Les membres du Parlement appelés à participer aux décisions du Conseil des ministres en qualité de « ministres sans portefeuille » ne pourront recevoir aucun traitement fixe autre que leur indemnité parlementaire.

NOUVELLES BRÈVES

Le vol du ministère des Finances. — M. Valette, chef de la Sûreté, continue son enquête relative au vol d'or commise au ministère des Finances. Il a entendu hier plusieurs personnes, notamment l'employé Pécurat et le conducteur fourgon Lemoine.

Renversé par une auto. — Hier, à midi, avenue Secrétan, à Paris, M. Eugène Baudin, soixante et onze ans, demeurant 5, rue des Cités, à Aubervilliers, a été renversé et grièvement blessé par une automobile. Admis à Saint-Louis.

Remise de décorations à Nancy. — NANCY. — Pour la première fois depuis le commencement de la guerre, une remise publique de décorations a eu lieu hier, à Nancy, par le général commandant la place a remis la croix de la Légion d'honneur à un capitaine, la médaille militaire à deux caporaux et trois soldats, et la croix de guerre à un médecin-major, à deux caporaux et à un soldat.

Exécution d'un espion. — LYON. — Hier matin, au camp de Doua, a été exécuté un acrobate du nom d'Auge Pétersen, vingt-sept ans, d'origine danoise, condamné à mort par le conseil de guerre de Lyon pour espionnage.

Les prisonniers de guerre en Turquie. — GENÈVE. — Comité international de la Croix Rouge de Genève communique par correspondance avec les prisonniers de guerre en Turquie de faire figurer sur l'adresse des lettres et mandats, la mention « Aux bons soins de la Société du Croissant Rouge Ottoman », sans préjudice des adresses ordinaires, nom et prénoms du prisonnier, grade et lieu d'internement.

Militant syndicaliste italien tué à l'ennemi. — MILAN. — Secolo annonce que M. Corridori, chef de l'Union Syndicale a été tué sur le front de l'Isonzo.

Amputé par un train. — ALENÇON. — Le soldat gardien Mansin a glissé sur un caillou en voulant se garer d'un train. Il tomba, la locomotive le prit en écharpe et il eut deux jambes coupées.

Explosion dans une école américaine. — NEW-YORK. — Une dépêche de Peabody (Etat de Massachusetts) annonce que l'école paroissiale Saint-Jean a été détruite par le feu à la suite d'une explosion. Huit cents élèves se trouvaient dans l'école au moment de la catastrophe. Vingt cadavres ont déjà été retrouvés. Le nombre des victimes s'élève à cinquante.

Les versements d'or. — GAP. — Les versements d'or sont élevés à la somme de 27.390 francs pour la semaine dernière et à 879.540 francs depuis le 1^{er} juillet à la succursale de la Banque de France à Gap.

Une usine incendiée. — BORDEAUX. — Un incendie a détruit l'usine d'équarrissage municipale située à Eysines, près Bordeaux. Malgré la promptitude des secours, les dégâts sont très importants.

En déchargeant un navire. — LE HAVRE. — Etienne, Cerdix, dix-sept ans, travaillait au déchargement d'un navire, lorsqu'il reçut une cuve de charbon sur le pied droit. Grièvement blessé.

THEATRES

« KIT », UN SUCCES ANGLAIS, DEVIENDRA
UN SUCCES PARISIEN

LES SPORTS

"Academia"

MISS CAVELL, DU FOND DE LA TOMBE, APPELLE LES ANGLAIS AUX ARMES



Un écrivain anglais proposait, il y a quelques jours, que fût constitué un régiment sous le nom de régiment Cavell, avec la devise : « Heureux de mourir pour ma patrie. » Les recruteurs britanniques ont repris ce thème pour appeler leurs compatriotes aux armes, et, du haut d'une estrade où sont rangées les pancartes chaleureuses qui réclament des hommes pour la défense du pays, ils présentent à la foule l'immense agrandissement d'un document photographique où l'on voit miss Cavell, l'héroïque victime du revolver d'un Boche sans honneur. Cette « apparition » produit un effet saisissant, et les enrôlements se font de plus en plus nombreux, chaque jour, des hommes qui veulent mourir pour leur patrie.

La Guerre Scientifique

Paraissant
TOUS LES SAMEDIS

Actualités -- Inventions -- Défense nationale

Bureaux d'« Excelsior »
88, avenue des Champs-Élysées, Paris

L'AGRESSION CHIMIQUE DES BARBARES

Parmi les surprises de la grande guerre, il n'en est point de plus paradoxale, en apparence, que le mélange des moyens les plus primitifs avec les procédés les plus perfectionnés de cette science moderne que nos adversaires ont su si bien mettre au service de leur barbarie foncière. A côté du 77 et du 420, à côté du sous-marin et de l'avion blindé, nous avons revu la grenade et le couteau, en attendant peut-être la fronde et la matraque.

L'Allemagne a fait mieux. Tel le sauvage des bords de l'Amazonie ou du Congo, qui, prudemment tapi dans le feuillage, décoche à l'adversaire une flèche empoisonnée, le German trouvaient commode de nous administrer de loin, sans peine et sans péril, le toxique propre à le débarrasser de nous : *Cito, tuto, et juconde* (ce dernier adverbe n'est-il pas, hélas ! trop conforme à l'horrible mentalité des massacreurs de Belgique ?) A la flèche individuelle, on préfère l'obus collectif : c'est le progrès.

Lorsque, au printemps dernier, les défenseurs du saillant d'Ypres se virent tout à coup submergés d'un nuage qui corrodait atrocement les yeux, la gorge et les poumons, il y eut un instant d'inquiétude et de surprise, comme si nous ne savions pas encore nos ennemis capables de tout. Mais, bien vite, nos poilus, renseignés et protégés, recevaient de pieu ferme l'attaque des gaz dits asphyxiants.

Cette désignation de gaz « asphyxiants » n'est pas très exacte au point de vue scientifique, et c'est avec raison que les communiqués semblent y renoncer depuis quelque temps. Pour le physiologiste, l'asphyxie consiste dans l'arrêt des échanges respiratoires qui se passent au sein des tissus irrigués par le sang qui leur distribue l'oxygène véhiculé par les globules rouges. L'accès de l'air atmosphérique aux poumons vient-il à être entravé, le jeu inspiratoire et expiratoire de la cage thoracique ou la propulsion cardiaque du sang viennent-ils à être troublés par l'inhibition de certains mécanismes nerveux, le globule rouge vient-il à perdre, sous l'action de certaines substances nocives, son aptitude si délicate à fixer temporairement l'oxygène pour le céder à bon escient aux tissus voisins ? alors se produisent réellement les phénomènes de l'asphyxie due à la privation d'oxygène dont souffrent les tissus.

Il y aurait asphyxie dans le cas où l'atmosphère se trouverait remplacée par un gaz autre que l'oxygène et impropre par là même à entretenir la respiration. C'est ce qui arrive aux ouvriers viticoles lorsqu'ils tombent dans une cuve de vendange en fermentation, où l'air a été peu à peu déplacé par une épaisse couche d'un acide carbonique né de la fermentation. C'est ce qui arriverait si la nappe de gaz développée par l'ennemi était suffisamment profonde, ou si l'arrosage des obus défilés était assez serré sur un point donné pour en chasser par déplacement l'air normal. Mais, en fait, une telle saturation n'est pas réalisée, et la meilleure preuve en est que nos troupes, lorsqu'ils sont munis d'un masque pour filtrer l'atmosphère viciée qui les environne et arrêter au passage les vapeurs nocives, trouvent l'oxygène atmosphérique qui leur est nécessaire.

S'ils ne produisent pas réellement

l'asphyxie, les gaz de l'ennemi n'en sont pas moins nocifs, par une action délétère propre qui se ramène à des phénomènes de corrosion locale ou d'intoxication générale. On peut les appeler, suivant le cas, *gaz toxiques, corrosifs, irritants, « lacrymogènes »*, suivant le barbarisme du communiqué, qui, pour faire souffrir les amateurs d'étymologie, n'en est pas moins représentatif.

Leur nature les rattache pour la plupart au groupe d'éléments que les chimistes appellent *métalloïdes ha-*



Professeur MAILLARD
(Phot. Waléry.)

logènes, en raison de la part qu'ils prennent à la constitution de nombreux matériaux salins, sel marin en tête. Ces halogènes sont le fluor, le chlore, le brome et l'iode, corps simples dont trois sur quatre, pour le rappeler en passant, sont des découvertes françaises : l'iode (Courtois, Gay-Lussac), le brome (Balard), le fluor (Moissan). Le fluor attaque tout, y compris les objets métalliques, avec une telle violence qu'il échappe à toute possibilité de maniement pratique ; mais le *chlore*, tout en se montrant encore doué d'énergies remarquables, a pu être réduit en service, et c'est à lui qu'appartient le premier rôle dans les vagues corrosives lancées à l'assaut de nos tranchées. Deux fois et demie plus lourd que l'air, le chlore a bien la densité qu'il faut pour s'insinuer traîtreusement jusqu'au fond des abris, tout en conservant assez de mobilité pour déplacer aisément ses nappes verdâtres et suffocantes.

Son congénère le *brome* est moins facile à diriger : liquide rouge foncé, il émet d'abondantes vapeurs rouges très irritantes ; mais si cette vapeur cinq fois et demie plus lourde que l'air, roule fort bien au fond des abris, sa densité même l'attache au sol dont les anfractuosités la retiennent avant qu'elle ait pu faire un

long parcours. La vapeur de brome n'est guère une arme à longue portée. A plus forte raison en est-il ainsi de la vapeur d'iode, trop lourde et trop aisément condensable.

Chlore et brome ont d'ailleurs une action semblable sur l'organisme. Ils exercent sur les muqueuses respiratoires une action corrosive violente, déterminant une suffocation et une dyspnée fort douloureuses, exoriant les bronches, congestionnant le poumon, produisant des hémorragies et des lésions graves. Heureusement, leur avidité chimique même permet de s'en garantir en les détournant vers une proie artificielle, comme les tampons imbibés d'hypo-sulfite ou de matières à fonction alcaline soigneusement choisies pour la préservation de nos combattants.

Ce n'est pas seulement à l'état libre que le chlore et le brome sont devenus des armes de guerre, mais aussi en combinaison, par exemple, sous forme de *chlorure de soufre*, dont les vapeurs dissolvables ont fourni à nos adversaires des nuages polychromes : orangés, verdâtres et blancs. Parmi les combinaisons organiques de ces halogènes, quelques-unes sont remarquables par l'irritation vraiment intolérable que leurs vapeurs, même à l'état de traces, infligent aux yeux, et c'est à elles surtout que s'applique et merveille le qualificatif « *lacrymogène* ». Ainsi, l'innocente acétone, par intrusion des halogènes dans sa molécule, se transforme en *chloracétone*, *bromacétone*, *iodacétone* : leurs vapeurs produisent un picotement de la conjonctive dont ne peuvent avoir idée ceux qui n'en ont pas fait la fâcheuse expérience, et n'ont pour rivaux que celles du chlorure ou du *bromure de benzyle*, insupportables dérivés de l'utile toluène.

C'est toujours le chlore qui pourrait servir de véhicule aux poisons les plus redoutables par l'intoxication générale qu'ils déterminent cette fois dans tout l'organisme. Citons seulement l'oxychlorure de carbone ou chlorure de carbonyle, dangereuse association du chlore avec l'oxyde de carbone ; le chlorure de cyanogène, digne émule de l'acide cyanhydrique ; les chlorures de phosphore et d'arsenic, etc. Mais, disons-le bien vite : que nos compatriotes se rassurent ! Le jour où il plairait à l'ennemi d'allonger encore la liste de ses armes traîtresses et nauséabondes, nous sommes parés pour les recevoir, et, comme le canon a fait naître la cuirasse, les dispositifs protecteurs ont marché de pair avec les moyens d'agression.

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, docteur en sciences, chef des travaux chimiques de la Faculté.

IL FAUT des géologues aux armées.

Dans une guerre comme celle-ci, la connaissance de la substructure du terrain est aussi nécessaire que celle de sa surface. C'est affaire d'hygiène autant que de tactique.

REPRÉSAILLES

Les Allemands, avec leur mentalité de barbares, ont, depuis le début des hostilités, concentré tous leurs efforts vers un but que leur commandement s'était assigné à l'avance, comme le prouvent les publications faites avant la guerre par leurs écrivains militaires. Par tous les moyens scientifiques en leur pouvoir, ils ont cherché à terroriser les nations adverses. Entre autres, ils espéraient et ils espèrent encore que les raids de leurs zeppelins sur des capitales comme Paris ou Londres, ou le bombardement des grandes villes par leurs avions ou leurs canons à longue portée, amèneraient dans la population civile un mouvement de panique et une lassitude dont leurs armées bénéficieraient.

Cependant, il ne faut pas mépriser simplement les moyens employés par l'ennemi pour influencer l'opinion publique des Alliés. Il faut, au contraire, chercher à les combattre et à riposter. Il est illogique de prétendre, comme certains l'ont fait, que le dirigeable, et en particulier le zeppelin, ne possède aucune valeur militaire. Les gros croiseurs aériens, lorsqu'ils sont conçus et construits avec méthode, constituent des engins sérieux.

S'ils sont employés à bombarder des cantonnements, des gares, des dépôts de munitions, ils sont susceptibles de rendre de grands services, car un dirigeable peut emporter de grosses quantités de bombes. Mais les Allemands ont employé leurs zeppelins à d'autres fins. Ils en ont fait surtout des appareils à tuer les femmes et les enfants. Ces procédés nous tracent notre ligne de conduite. Pour bombarder les camps ennemis, leurs gares de ravitaillement, leurs abris, nous devons construire des avions et des dirigeables possédant des qualités de navigation aérienne, puissants, capables d'affronter les shrapnells sans être à la merci du moindre éclat d'obus.

Nous devons aussi construire des dirigeables et des escadrilles d'avions destinés uniquement à bombarder les villes allemandes. Evidemment, il est regrettable de demander à des Français d'aller tuer des innocents, des non-combattants, mais ce serait une grave erreur de notre part de ne pas nous décider à cette nécessité. Il n'est pas nécessaire d'envoyer nos appareils à tout moment sur les cités ennemies : il faut, qu'à titre de représailles, nous dirigions, à chaque raid de zeppelins, un grand nombre de dirigeables et d'aéroplanes au-dessus d'une des villes importantes d'outre-Rhin, avec ordre de la cibler d'obus et d'obtenir des dégâts formidables.

Alors nous verrons peu à peu cesser les actes criminels des Allemands, car ces gens-là sont agressifs quand on semble les craindre, mais veules quand on se montre décidé à répondre du tac au tac à leurs atrocités.

Si nous agissions ainsi, le gouvernement allemand serait bientôt forcé d'arrêter ses assassins, sinon la panique envahirait aussitôt ses provinces, comme le montre cet extrait d'une lettre trouvée dernièrement sur un Boche :

« Partout se manifeste une grande frayeur au sujet des avions français. J... était à Stuttgart pendant le bombardement. Il y a eu 50 tués et 40 blessés. Depuis ce raid, quand on se promène dans les rues de la ville, on rencontre de tous côtés des écriteaux portant cette inscription : « Entrée de la » cave », afin qu'on puisse s'y précipiter à la moindre alerte. »

René Farges.

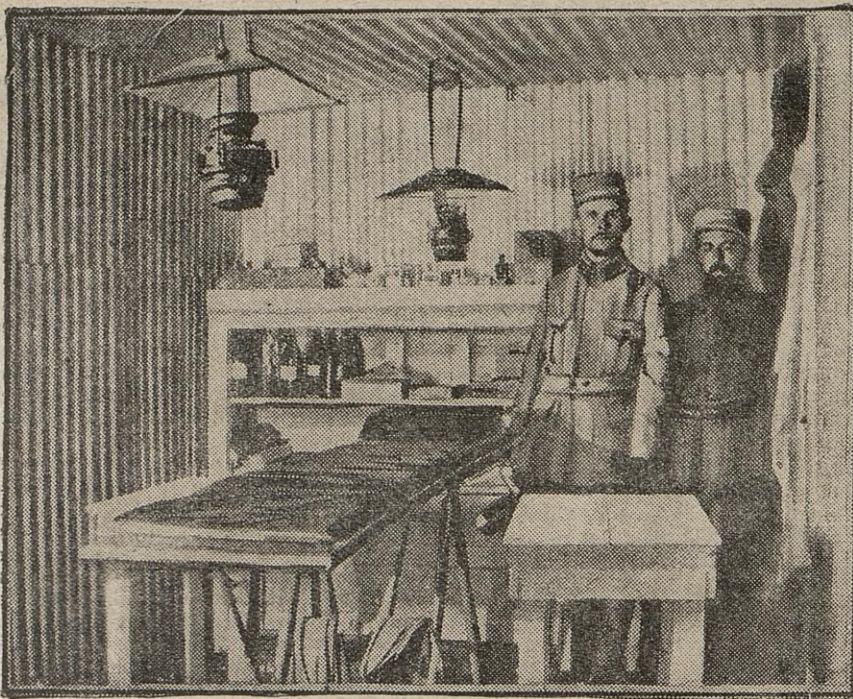
La Chirurgie dans les tranchées

Elle permet de sauver bien des existences

De la rapidité apportée à l'intervention du chirurgien dépend, dans un grand nombre de cas, la vie du blessé. C'est pourquoi nous n'avons cessé de demander la disparition des charrettes actuellement en usage et leur remplacement par des automobiles pour l'évacuation des blessés du poste de secours vers l'ambulance. Un chirurgien, M. Jean Fiolle, a voulu essayer de supprimer

qu'à une heure avancée de la nuit pour pouvoir être opéré. C'est dire qu'il a de grandes chances pour ne pouvoir être opéré à temps et qu'on risque de le voir mourir faute d'avoir pu, dans un délai voulu, lui prodiguer les soins que son état nécessitait.

M. Fiolle n'a pas voulu accepter cette situation désastreuse faite à certains grands blessés. Il a voulu la modifier et



UNE SALLE D'OPÉRATIONS BLINDÉE

jusqu'à cette évacuation du blessé vers l'ambulance, et il a voulu réaliser une installation qui lui permit de faire une opération à quelques centaines de mètres seulement des tranchées de première ligne. Pour audacieuse qu'elle paraisse, cette tentative mérite pourtant d'être retenue.

Avec beaucoup de raison, M. Fiolle prétend qu'en maintes circonstances le



L'entrée de l'abri des blessés tout près de la ligne de feu.

blessé qui a besoin d'être opéré d'urgence — dont la vie dépend même souvent de la rapidité avec laquelle on pourra intervenir — ne peut être mené de jour jusqu'à l'ambulance. Les routes, en effet, sont trop dangereuses durant la journée, et ce n'est que pendant la nuit que le ravitaillement et l'évacuation des blessés peuvent être effectués avec le minimum de risques, si près de l'ennemi.

Dès lors, il faut accepter comme un fait irrémédiable qu'un blessé qui aura été frappé le matin devra attendre jus-

qu'il a créé ce qu'il appelle les « postes chirurgicaux avancés ».

A 500 mètres des tranchées de première ligne, il a fait construire des abris blindés ou défilés derrière un talus, de telle sorte qu'il devint impossible à l'artillerie ennemie de les effondrer. Bien que sommaire, la salle d'opérations y est suffisante. Son installation n'est guère dispendieuse, puisque le matériel inutilisé d'une ambulance peut en faire les frais.

C'est là que le chirurgien attend les blessés qu'on peut lui amener en quelques minutes par les boyaux. L'opération effectuée, le blessé est gardé dans cet abri pendant quelques jours, et, dès qu'il est devenu transportable sans danger, on l'évacue sur l'ambulance de première ligne.

M. Fiolle a pu opérer de cette façon des soldats qui avaient été blessés au niveau de l'abdomen et qui seraient morts s'il n'était intervenu sans retard au poste chirurgical avancé. L'utilité de ces postes se défend donc à l'aide d'arguments devant lesquels on est bien forcé de s'incliner, puisqu'ils sont tirés d'avantages qui ne sont rien moins que saisissants et, du moment que cette innovation a pu sauver des blessés d'une mort inévitable, force est bien de la prendre en considération.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que la généralisation de cette création de postes chirurgicaux avancés s'imposât. Ce qui a pu, dans certaines circonstances, constituer une initiative louable peut, ailleurs, être parfaitement inutile, sinon plus. Il s'agit, là comme toujours, d'une question d'espèce dont les chefs responsables peuvent se montrer les juges éclairés.

Quant à nous, nous nous en serions voulu de ne pas signaler cette tentative hardie, qui démontre la conscience qu'apportent à remplir leur tâche ceux qui, au cours de cette guerre, ont déjà donné tant de preuves de leur abnégation, et que n'ont jamais voulu atteindre les critiques dirigées contre le service de santé militaire.

Henri Vadol.

Les fusils français et allemand

Le Lebel

Lors de son apparition en 1886, le fusil Lebel, qui remplaçait notre fusil de 1874, révolutionna l'armement de l'infanterie. C'était évidemment l'arme la plus parfaite qu'on eût vue jusqu'alors, puisque le premier des fusils de petit calibre à répétition. Il résultait des travaux de la commission d'études d'armes à feu instituée en 1882 et présidée par le colonel Nicolas Lebel, dont la mission était de trouver une arme à répétition tirant un projectile de très grande vitesse initiale et de trajectoire très tendue.

La fermeture à tenons systématiques avait été trouvée en 1883 par le colonel Bonnet; elle arrêtait presque complètement les vibrations du canon et assurait une grande régularité de tir. La poudre sans fumée apparut en 1885, découverte par Vieille: c'était une poudre brute dérivée du collodion, supplantant l'encrassement. Le colonel Lebel, lui-même, trouva la balle chemisée de maillechort, dite balle M. La boîte à culasse plate fut imaginée par le contrôleur Clausse et la baïonnette par le colonel Capdevielle. La longueur du fusil avec sa baïonnette est de 1 m. 825; sans baïonnette il mesure 1 m. 307. Son poids est de 4 kil. 240, vide et sans baïonnette, et de 4 kil. 415, chargé.

Le rechargement du Lebel est relativement lent; de plus, le magasin plein alourdit l'arme. Fort heureusement, le Lebel modifié peut soutenir, malgré ces inconvénients, la comparaison avec les autres fusils, grâce à l'adoption de la balle bi-ogivale pointue, dite balle D, due au général Desaleux. Alors que la balle M mesurait 75 millimètres et pesait 29 gr. 70, la balle D, qui est en laiton massif, mesure 39 mill. 20 et ne pèse que 12 gr. 80. La première contenait 2 gr. 75 de poudre B, alors que la seconde en renferme 3 grammes. Parmi les autres avantages de la balle D, relevons l'augmentation de la vitesse initiale, passée de 630 mètres à 720 mètres, et la portée maximum qui atteint 4,500 mètres, au lieu de 3,200.

Grâce à la balle D, le Lebel a été rajeuni et n'a rien à redouter des autres fusils des armées européennes. L'introduction des 8 balles dans le magasin est une opération incontestablement plus longue que le chargement du Mauser à l'aide de son chargeur à 5 cartouches, mais ce désavantage est largement compensé par la supériorité du projectile.

Le Mauser

Bien qu'il soit d'apparence plus massive, le fusil allemand Mauser, modèle 1898, est un peu plus léger que notre Lebel; il ne pèse, en effet, que 4 kil. 100, sans baïonnette, tandis que le fusil français pèse 4 kil. 240.

Ce qui donne au Mauser un semblant de supériorité, c'est son chargeur, qui permet d'alimenter d'un seul coup de ponce un magasin renfermant 5 cartouches.

Le premier type de Mauser à répétition date de 1888; mais, en 1898, après l'apparition de la balle française D, l'Allemagne reforma son fusil, remplaçant le lourd chargeur par une simple lamelle à glissière, allégeant les organes de fermeture et de pointage.

Enfin, en 1905, l'adoption de la balle S, pointue comme notre balle D, perfectionna encore le Mauser.

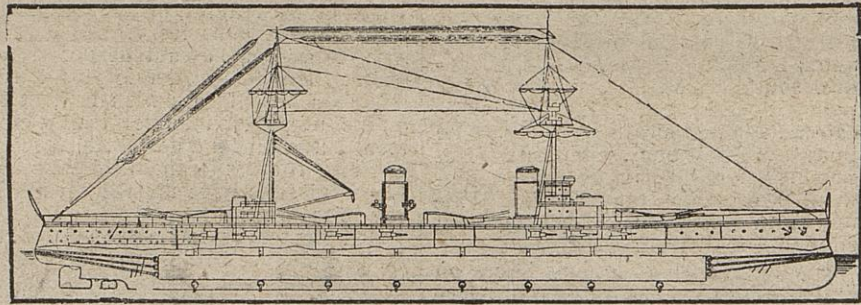
Dans la balle S, le corps est cylindrique, mais alors que dans la balle D le culot est fuyant, le corps est de même diamètre jusqu'à la base. La balle S mesure 28 millimètres, c'est-à-dire 11 millimètres de moins que la balle D, dont le centre de gravité est par conséquent beaucoup moins rejeté en arrière, ce qui la rend moins sujette à culbuter sur sa trajectoire. La balle S pèse 10 grammes — ce qui lui assure une plus grande vitesse initiale que la balle D, laquelle pèse 12 grammes 8 — et porte à 880 mètres contre 720 mètres. Mais la portée maximum est inférieure; elle ne va qu'à 4,000 mètres. Au point de vue précision, la balle S, plus légère, est plus sensible aux déviations dues aux causes extérieures, c'est-à-dire qu'à longue portée sa précision est inférieure à celle de la balle D.

Pour approvisionner son fusil, le fantassin allemand prend dans sa cartouchière un chargeur complet; il introduit l'extrémité de la lame-chargeur dans la gâche de la boîte à culasse et, avec son ponce, il presse sur les 5 cartouches qui sont introduites d'un seul coup dans le magasin, appuyant sur un élévateur dont le ressort s'abaisse. En fermant la culasse mobile, la dernière cartouche introduite est repoussée dans la chambre; un cran de sûreté permet au fusil de rester armé, sans craindre que le coup ne parte accidentellement.

Le système de hausse du Mauser diffère également de celui du Lebel.

Malgré toutes ces différences, c'est encore le Lebel qui est le meilleur fusil.

CONTRE LES EXPLOSIONS SOUS-MARINES

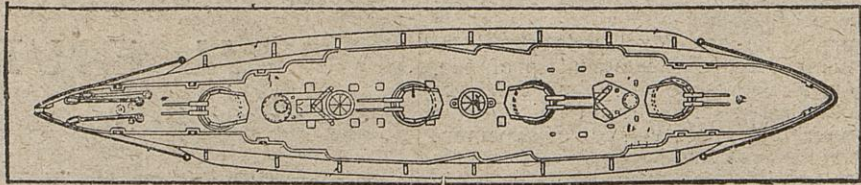


Un inventeur italien, M. G.-E. Elia, a imaginé un dispositif pour protéger les navires contre les explosions sous-marines (brevet N° 477.494).

En munissant les parois latérales d'un

soit enfin celles qui sont les plus exposées aux effets des explosions.

L'originalité du système de M. Elia consiste en ce que le revêtement adapté au navire est fait de matières telles que

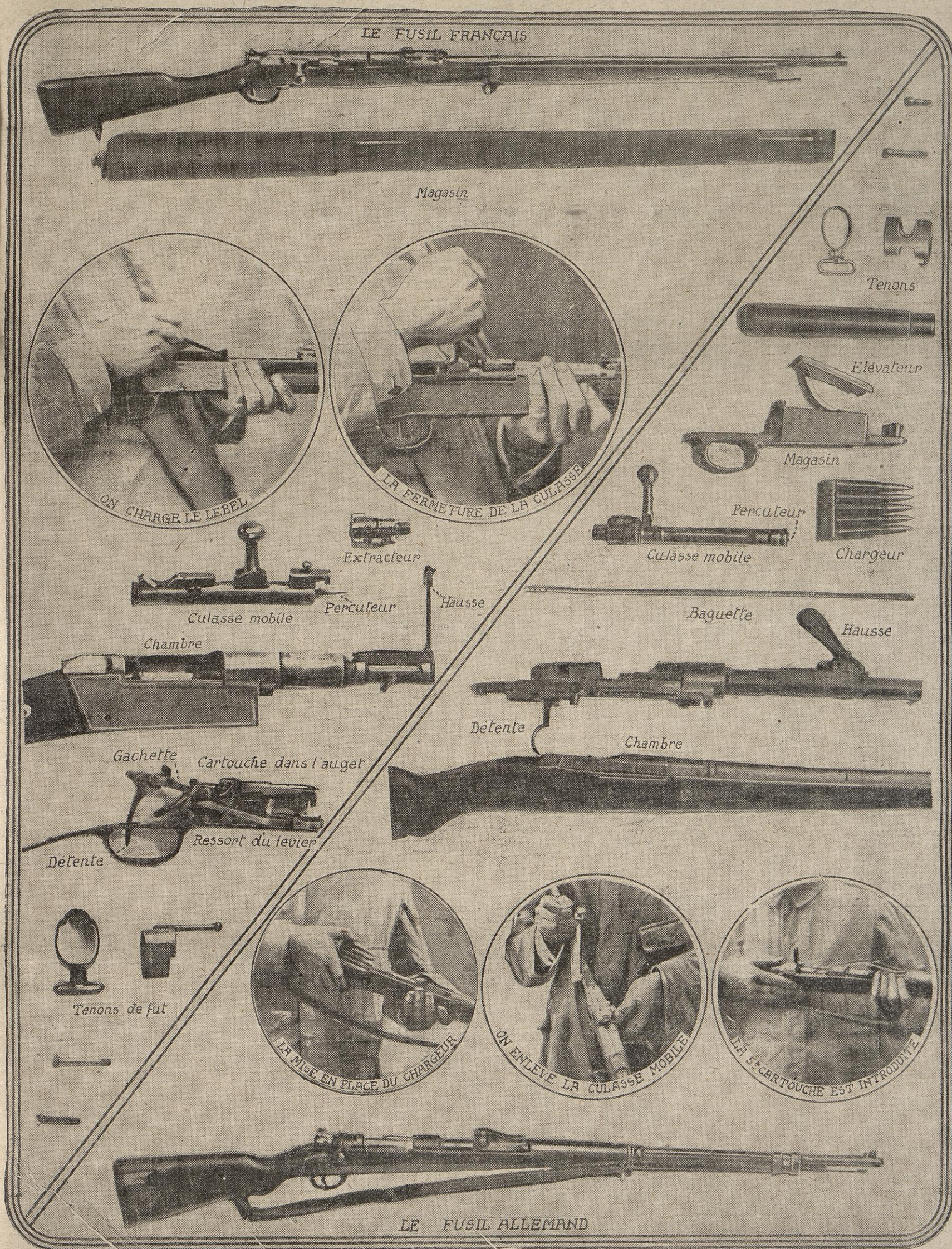


navire, au-dessous de la ligne d'immersion, d'un revêtement composé de matières élastiques de grande résistance aux chocs, il est possible de protéger soit la coque entière du navire, soit les seules parties importantes et vitales,

leur densité soit égale à celle de l'eau de mer.

De plus, ce revêtement protecteur, tout en étant solidement relié au navire, en est indépendant pour ce qui concerne les déplacements du centre de gravité.

L'ANATOMIE DU LEBEL ET CELLE DU MAUSER



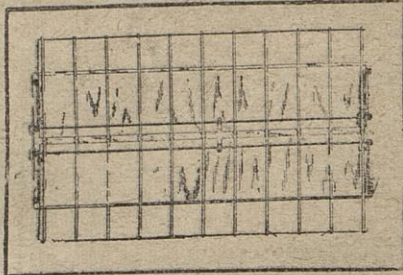
Le souci des grandes puissances fut toujours de munir leurs fantassins du meilleur fusil. La France devança les autres dans l'emploi des armes à répétition en mettant en usage, dès 1886, le célèbre Lebel ; mais l'Allemagne rénova bientôt son armement, grâce à son Mauser à chargeur. Après l'engin, ce fut le projectile. Cette fois encore, la balle française D fut la première ; et, comme précision et comme portée, elle est supérieure à la balle S du Mauser allemand.

BULLETIN DES INVENTIONS

Des ailes supplémentaires

M. Eugène Schmitt (brevet N° 477.413) a imaginé un stabilisateur-planeur pour monoplane caractérisé de la façon suivante :

Le dispositif permet d'augmenter ou de diminuer instantanément les dimensions des surfaces portantes de l'aéro-



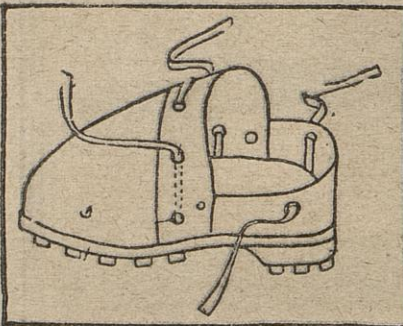
plane, soit dans son ensemble, soit sur un seul de ses côtés.

Pour obtenir ce résultat, l'inventeur munit les ailes du monoplane de deux séries (avant et arrière) de plaques d'aluminium pouvant coulisser entre les guides fixés sur ces ailes. Ces plaques dépassent d'une certaine quantité réglable pour augmenter la surface portante, faciliter les évolutions. Le mode de commande, de guidage, etc., de ces ailes supplémentaires peut être variable.

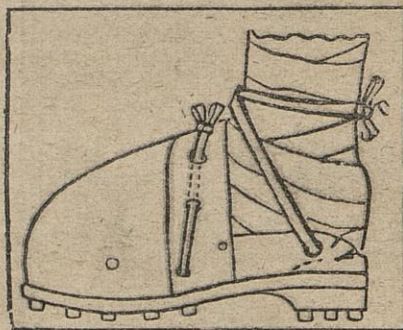
Pour les blessés au pied

En vue d'être utile aux soldats blessés au pied, M. Raoul Blivet a imaginé un procédé qui touche à la fois à l'orthopédie et à la cordonnerie (brevet N° 477.470). Il s'agit d'un système de galoches pouvant réaliser de multiples transformations.

Avec un même modèle de galoches à



semelle, de bois ou autre, on obtient des formes et dispositions variables, suivant les besoins imposés par la situation. Grâce à la flexibilité de la garniture, en tissu imperméable ou non, grâce aussi à



un ingénieux dispositif de cordons et d'œils, on adapte cette chaussure à la forme des pansements d'un blessé atteint au pied ou à la cheville.

Le lait végétal

Constituer avec des végétaux un produit alimentaire qui ait les caractéristiques du lait, tel est le but que s'est proposé un Anglais, M. William James Melhuish.

La notice qui accompagne le brevet français qu'il a pris pour cette invention (N° 477.371) contient une description détaillée des procédés imaginés ou employés par lui, description dans laquelle nous n'entrerons pas. Mais le principe même valait d'être indiqué.

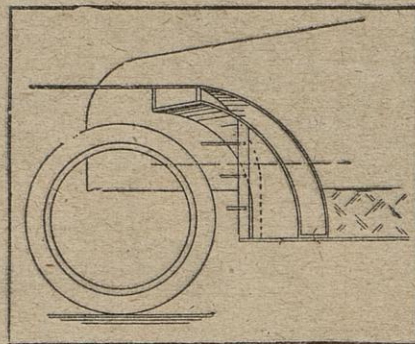
Depuis des siècles, les peuples orien-

taux tirent des graines du soja une émulsion ressemblant plus ou moins au lait par sa consistance et renfermant une proportion pareille d'albumine et de matières grasses. Cette émulsion est, et sans doute l'a-t-elle toujours été, un breuvage désagréable au palais occidental; mais sa valeur alimentaire est indiscutable. On l'emploie pourtant, depuis longtemps, pour produire le lait dans la mamelle. L'inventeur a soumis à une étude minutieuse le lait de soja déjà connu.

L'invention de M. Melhuish vise à perfectionner scientifiquement ce lait de soja. Il estime que son application doit amener dans ce produit plus de ressemblance avec le lait de la vache sous trois rapports : 1° le goût; 2° l'emploi qu'on peut en faire; 3° les propriétés de conservation.

Un perfectionnement aux autos

L'invention de M. W.-H. Holland (brevet N° 477.370) a trait aux ailes pare-boue destinées aux automobiles et



à tous autres véhicules. Les pare-boue sont établis de manière à faire dévier vers l'extérieur et vers le côté la boue ou la poussière qui sont projetées contre elle par les roues. Pour la mise en pratique de l'invention, l'aile est combinée avec un second élément pare-boue qui fait suite derrière et qui permet d'interposer un courant d'air entre la boue déviée par l'aile et la partie du véhicule qui fait suite, de façon à chasser de cette partie la boue qui y est projetée. L'aile peut consister en une plaque disposée à peu près suivant un plan vertical derrière la partie supérieure de la roue.

Enfin, l'une des caractéristiques principales du dispositif consiste en l'application d'un jeu de plaques horizontales à l'avant de la plaque principale, ainsi qu'il est indiqué dans le schéma ci-dessus.

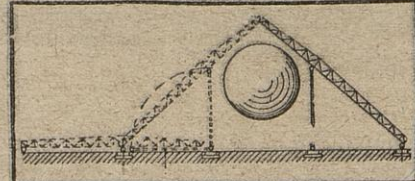
Un hangar démontable pour ballons

Voici la représentation générale d'un hangar démontable pour ballons qu'une société allemande, le *System Ermus*, avait fait breveter peu avant le début des hostilités.

Cette citation de la notice et le schéma qui l'accompagne permettent de se faire une idée générale du hangar en question :

« L'invention comprend un hangar démontable pour ballons, caractérisé par le fait que les maîtresses-poutres peuvent être montées placées à plat dans n'importe quelle direction du vent sur le point d'atterrissage, leurs pivots extérieurs étant articulés aux montants ou supports placés au-dessous.

» Le dressage des maîtresses-poutres est caractérisé par le fait que le montant tourne autour de son pied; l'extré-



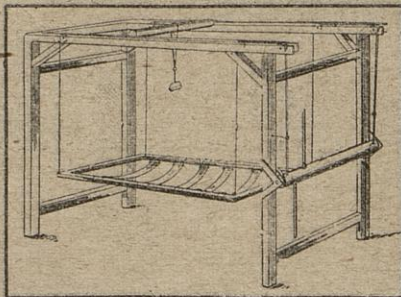
mité antérieure de la maîtresse-poutre est élevée, tandis que l'extrémité d'arrière s'avance sur des galets dans une direction perpendiculaire à l'axe longitudinal du hangar.

Suit la description de tous les détails du montage.

Un lit élévateur pour malades et blessés

Le lit élévateur pour blessés et malades, imaginé par MM. Alglave et Baudrier (brevet n° 477.134), dont le dessin schématisé que voici représente la structure et le mécanisme, paraît susceptible de rendre de réels services.

L'appareil se compose essentielle-



ment d'une sorte de portique roulant et d'un châssis à sangles, suspendu à ce portique.

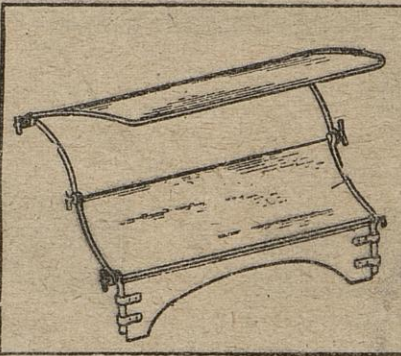
Les inventeurs se sont donné pour but la construction d'un appareil mobile, démontable, d'un maniement facile et d'un prix modique. Une seule personne pourrait, sans fatigue, soulever horizontalement ou obliquement, sur des sangles suffisamment espacées, pour les nettoyer, panser, changer, etc., des blessés incapables de se mouvoir.

Un pare-brise à surface courbe

Le pare-brise de M. Joseph Eyssérie (brevet N° 477.405) est applicable à tout véhicule terrestre, nautique ou aérien.

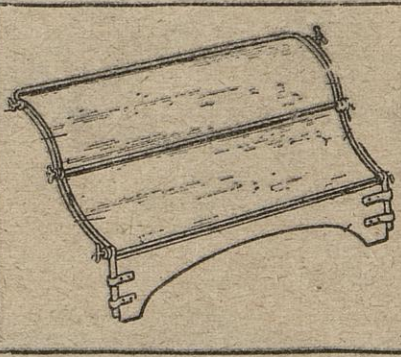
L'inventeur a eu l'idée d'établir un dispositif courbe. Son appareil se caractérise, en effet, en ce que sa surface est constituée par la combinaison de deux sections de cylindre inversement assemblées.

L'avantage de ce pare-brise à surface



courbe inversée réside dans le fait qu'il offre une résistance moindre au vent que celle opposée par les pare-brise à surface plane, particulièrement lorsque ceux-ci sont en position droite.

En outre, lorsque ce nouveau pare-



brise est constitué par deux glaces et monté à articulations, il permet de réaliser toutes les combinaisons connues, telles que celles dites « en auvent », en « demi-glace », etc.

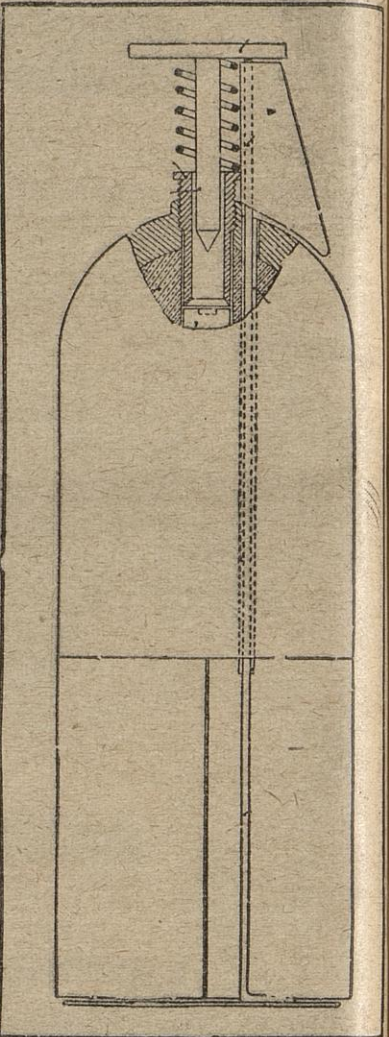
Un dispositif de sûreté pour les projectiles

Une société danoise, l'*Aktieselskabet Carl Lands fabriker*, a fait breveter en France un dispositif de sûreté pour projectiles, qui présente un certain intérêt (brevet N° 477.392).

L'invention est applicable aux obus

en général et, plus spécialement, aux projectiles éclairants, shrapnells brisants, etc., qu'on lance à l'aide de petits obusiers ou tous autres tubes de lancement.

Le projectile est muni d'une queue



directrice à quatre ailerons, qui peut être en aluminium.

Le dispositif de sûreté est caractérisé en ce que la tige protectrice qui déclenche le mécanisme d'allumage est retirée pendant la course du projectile par suite de la pression de l'air, laquelle s'exerce sur un disque ou écran fixé à la tige en question et établi en métal, carton, tissu ou autre matière appropriée.

Les idées DE NOS LECTEURS

(S.G.D.E) Sans garantie d'« Excelsior »

Dix lignes par idée

POUR LES G. V. C.

Un « Vieux Douanier » nous écrit : « Nombre de G. V. C. ont été blessés par des trains dans l'exécution de leur service. On pourrait réduire sensiblement le nombre des accidents en plaçant, à distance en distance, le long des pistes qu'ils doivent suivre, des moellons ou tout autre chose, pourvu que ce soit blanc, c'est-à-dire visible la nuit. C'est ainsi que font les douaniers sur les faïsses. »

POUR ECRIRE LA NUIT

« La lampe électrique de poche, nous écrit un lecteur, permet bien d'écrire un peu en pleine nuit. Mais nos savants chimistes ne pourraient-ils pas inventer un crayon phosphorescent qui permettrait de tracer quelques lignes lisibles en pleine obscurité ? Je vous assure qu'il y a des cas où ce serait utile, même pour le service. »

Adresser les projets à M. Roger Darcey, à Excelsior, 88, avenue des Champs-Élysées.